Ex Oriente
Lux

ROMANCERO MORESQUE

4 OT
215

Onzième édition

R7587

ROMANCERO MORESQUE

TRADUCTION DE

ALEXANDRE ARNOUX

185130
1.11.23

L'ÉDITION D'ART
H. PIAZZA. PARIS

AVANT-PROPOS

Le Romancero Moresque est fort peu connu, en France, du public lettré. La légende du Cid, dont l'influence s'est exercée durablement sur nos poètes, de Corneille aux Romantiques et aux Parnassiens, a étouffé le rayonnement des ballades qui chantaient les héros arabes, plus précieux, plus raffinés. Toutefois on peut dire que ces princesses à turbans, ces sultans magnifiques et jaloux qui peuplent les nouvelles du XVIIe et du XVIIIe siècle viennent d'Andalousie, par le chemin de la Castille.

Ecrit par des poètes espagnols, après que les Mores eurent été chassés de Grenade, le Romancero Moresque reflète cet éblouissement qu'éprouvèrent les chrétiens devant la civilisation de leurs ennemis. Inspiré des traditions du sol si longtemps soumis aux Arabes, des ballades populaires toujours vivaces, que colportaient les muletiers de souche sarrasine, il offre un mélange singulièrement savoureux de poésie castillane violente et chevaleresque, de poésie musulmane alambiquée, cruelle et décorative. D'un caractère unique dans la littérature européenne, ce lyrisme marque le point de contact et la frontière de l'Orient et de l'Occident; il semble répondre à ces palais et à ces cathédrales de la péninsule ibérique, que des ornemanistes africains ont décorés d'arabesques et d'azulejos.

A. A.

GAZUL

Fourbis ma cotte de mailles; fais vite, page; ne tarde pas; car, pour le feu qui me possède, le plus prompt est encore lent. Enlève de ma toque les plumes vertes qu'Azarque m'a données, le jour de son mariage; elles sont devenues du vent. Tu y piqueras des plumes noires avec cette devise : *Le poids du plomb est dans mon âme.* « Les diamants de ma marlotte jaune, remplace-les par du jais fin et sombre. Le

jaune et le noir de mon vêtement seront la marque de mon désespoir. Donne-moi des brodequins plats, sans garniture; il est juste que je me rapetisse, puisque la terre me manque.

« Passe-moi ma lance de guerre, à deux grands fers trempés par le sang chrétien; le sang more ne tardera pas à les rougir, car j'ai dessein de transpercer un corps de part en part. Pends à mon baudrier un sabre, le meilleur de mes dix, dans une gaîne noire.

« Ce cheval que m'a payé, en rançon de son père, le chrétien de Jaen, fais-le ferrer, s'il ne l'est pas. Tu changeras les courroies des éperons et noirciras l'émail avec de l'encre. »

Ainsi parlait Gazul, un triste mardi soir. Il avait appris la nouvelle que sa belle Moresque Zaïda épousait, le lendemain, son ennemi Albenzaïde, More riche et d'extraction basse. Mais la richesse a vaincu trois ans de soins et d'amitié !

Le page a apporté ce que demandait Gazul, qui commence à s'armer. Puisque l'amour l'a désarmé, il s'arme contre l'amour. Vénus se lève quand il sort de Sidonia et chevauche vers Jerez.

GAZUL chemine, désespéré. Il sort d'un lignage noble et sa dame l'a abandonné, parce qu'il est pauvre. Elle épouse, cette nuit, un More laid et stupide, gouverneur, à Séville, de l'Alcazar et de la Tour. Gazul déplore son destin et l'écho de la plaine lui répond :

« Zaïda, plus violente que la mer qui engloutit les navires, plus dure et plus inexorable que les entrailles des monts, comment permets-tu qu'une main étrangère se pare des gages de mon âme ? Est-il possible que tu t'enflammes à l'écorce d'un chêne et que tu laisses, dépouillé de fruits et de fleurs, l'arbre qui est tien ?

« Tu abandonnes Gazul et trois ans

d'amour; tu donnes ta main à Albenzaïde que tu connais à peine. Tu abandonnes un pauvre très riche et choisis un riche très pauvre.

« Plaise à Allah, ennemie, qu'il te haïsse et que tu l'adores, que tu soupires de jalousie et pleures de son absence, que tu l'importunes au lit et le fâches à table. Si tu l'aimes, puisse-t-il être tué dans la bataille contre les chrétiens et mourir au moment où tu lui prends la main. Mais si tu viens à le détester, qu'il jouisse de toi pendant de longues années; voilà la plus terrible malédiction que puissent prononcer les hommes. »

A minuit, Gazul arrive à Jerez; le palais est plein de lumières et de voix; les serviteurs courent de toutes parts avec des torches enflammées. Devant l'époux de Zaïda, Gazul se dresse sur les étriers, met la lance en arrêt, s'élance et le transperce. La foule ondoie et crie. Gazul retire sa lance et demeure immobile.

La belle Zaïda Cegri, que le destin a faite épouse et veuve en un moment, sur le corps d'Albenzaïde pleure des larmes d'argent liquide; sa chevelure dénouée se répand comme une coulée d'or de l'Arabie; elle n'est qu'or et chevelure. Les mains dans les blessures par où le More se vide de son sang, les yeux fixés sur Gazul qui combat, assailli, au milieu de la place, elle dit :

« O cruel plus que jaloux, je prie Allah qu'il te règle bientôt le paiement de ton meurtre et qu'en chemin, quand tu retourneras à Sidonia, tu rencontres Garci-Perez de Vargas. Que ta force se dissolve, que la bride t'échappe, que ton bouclier ne te couvre pas, que tu demeures mort ou captif!

« Guerrier contre les livrées, couard devant les cuirasses, rengaîne ton sabre, tourne les épaules. Que ta Dame de Sanlucar, quand tu la reverras, soit mariée! Allah te maudisse en guerre, en

paix, en amour et que tes victoires mêmes se résolvent en défaites ! »

Zaïda arrache ses cheveux, se déchire le visage, mord ses mains blanches, remplit de terre ses yeux. Mais déjà Gazul fend la foule ameutée, se fait place et s'éloigne. Le vent emporte les plaintes et les invectives.

Sur la place de Sanlucar passe Gazul vêtu de blanc, de violet et de vert. Il se rend au jeu de cannes, à Gelves, où le Gouverneur donne des fêtes pour la trêve des Rois.

Il aime maintenant une belle Moresque, de la souche des vaillants que tuèrent à Grenade les Cegris et les Gomeles. Il va et vient mille fois devant sa maison pour prendre congé d'elle, perçant des yeux les murailles bienheureuses qui la possèdent. Au bout d'une heure d'années et d'espérances impatientes, elle paraît à son balcon, et sa vue rend les années brèves.

Il retient son cheval devant ce soleil qui se lève, l'agenouille et lui fait baiser la terre en son nom; puis il parle d'une voix troublée :

« Je ne puis manquer mon entreprise, puisque je t'ai vue. Donne-moi un souvenir, un emblème, non pas pour que je me souvienne, car je ne saurais t'oublier, mais pour qu'il m'orne, me protège, m'accompagne, augmente ma force. »

Celinda est jalouse. Des envieux lui ont dit que Gazul aime à nouveau Zaïda, celle de Jerez, qu'il a rendue veuve. Elle répond, courroucée :

« Puissent, au jeu de cannes, des lances secrètes t'atteindre, afin que tu meures comme tu mens ! Que tu sortes sur un brancard de la place où tu vas pour vaincre les Dames ! Qu'au lieu de te pleurer, celles que tu trompes rient de ta mort ! »

Le More croit que Celinda s'égaie et plaisante innocemment. Il se dresse sur ses étriers, cherche à lui prendre la main :

« Mon âme a horreur de Zaïda; ses dédains et ton amour ont changé mon feu en neige. Maudites soient les trois années que j'ai passées à la servir ! Elle m'a quitté pour un More riche de pauvres biens. »

Celinda perd patience; elle ferme à la fois à Gazul sa fenêtre et le ciel. Un page amène à ce moment les chevaux caparaçonnés et ornés de plumes. Gazul s'élance contre le mur comme s'il voulait le percer; sa lance éclate en mille tronçons. Il ordonne qu'on change les plumes et les caparaçons des chevaux de verts en fauves, et part, furieux, pour Gelves.

PAREIL à un brave taureau qui gratte le sable roux, le More va, désespéré, sur une jument alezane qui porte un caparaçon fauve, en témoignage des angoisses de son maître.

Il a changé le vert et le blanc contre de l'orangé et du noir, et le violet amou-

reux en rage cruelle et noire; il revêt une marlotte bleu-sombre, nuance des ciels de deuil et de tristesse. Seul, le baudrier où pend son sabre est vert, car il garde l'espérance de se venger. Noirs sont les brodequins, noirs les étriers et les éperons grisâtres.

Il a choisi un bouclier couleur de datte avec, au centre, un ciel livide et une lune pleine, pleine mais aujourd'hui éclipsée et, autour, cette devise : *Aussi obscure que claire, aussi cruelle que belle.*

Le mercredi, à midi, Gazul entre à Gelves; il va droit à la place et prend part au jeu de cannes. Les Dames ne le reconnaissent pas. Le More transperce les boucliers, comme s'ils étaient de cire tendre, avec les roseaux rapides. Nul ne lui résiste. La place se vide et Gazul, les yeux tournés vers le ciel, s'écrie :

« Puissent les malédictions de Celinda s'être accomplies et des lances secrètes avoir touché mon cœur ! Puissé-je sortir

 d'ici sur un brancard, au milieu des injures ! Pourquoi, Allah, m'avoir protégé et ne pas avoir donné le plaisir de ma mort à celle qui la désire ? »

Lorsque Celinda, courroucée, eut fermé la fenêtre, elle se repentit aussitôt de sa colère, et sa jalousie s'évanouit. Son cœur s'enflamme de remords; elle veut voir Gazul, lui demander pardon, le consoler de sa peine. Changement soudain! Jalousie, remords, violences, tendresses, ce sont les figures des ballets de l'amour et ceux qui aiment les dansent souvent.

Dès qu'elle apprend que Gazul est revenu de Gelves, elle envoie son page lui annoncer qu'elle l'attend. Trois fois Gazul demande au page s'il se moque; à la quatrième, il le suit.

Il trouve Celinda dans un jardin planté de marjolaine. Elle cueille les violettes bleues et compose un bouquet de rose muscade blanche et de jasmin. Le More,

en la voyant, ferme à demi les yeux, comme s'il sortait des ténèbres et arrivait au soleil.

Celinda, un peu rouge et troublée, lui prend la main. Gazul dit :

« Que, si je me souviens encore de celle de Jerez, une lance me meurtrisse, comme j'ai tué, jadis, l'époux de Zaïda! Que je te voie dans les bras de celui dont je suis jaloux et que, sous mes yeux, il jouisse de tes plus tendres faveurs, si ton image ne remplit sans cesse mes pensées! »

Celinda donne à Gazul une toque ornée de saphirs et d'émeraudes pour manifester que les jalousies sont mortes et que les espérances vivent, une coiffe neigeuse surmontée de plumes blanches et vertes, une lance orangée, couleur de girouette, puisque la girouette annonce aussi le beau temps, et des brodequins d'or paille qui témoignent qu'il foule aux pieds la méfiance.

Celinda est certaine que Gazul a oublié

 l'ingrate Zaïda; Gazul ne doute pas de l'amour de Celinda; les soupçons glacés fondent; deux vies s'abandonnent l'une à l'autre.

ALMANZOR ET BOBALIAS

Le Roi Almanzor dormait avec tant de plaisir que les sept rois Mores n'osaient pas le réveiller. Le réveilla Bobalias, Bobalias l'Infant :

« Si tu dors, mon oncle, si tu dors, souviens-toi. Rends-moi les échelles qui appartenaient au Roi mon père ; rends-moi les sept mulets qui les portaient ; rends-moi les sept Mores qui les dressaient. Car les amours de la comtesse, je ne peux les oublier.

— Tu as de mauvaises façons, mon neveu, tu me réveilles au milieu du meilleur somme de ma vie. »

On donna à Bobalias les échelles qui appartenaient au Roi son père ; on lui donna les sept mulets qui les portaient ; on lui donna les sept Mores qui les dressaient.

Aux murailles du château de la comtesse, au pied d'une tour, ils dressent les échelles et ils grimpent aux murailles.

Dans les bras du comte Almenique ils vont chercher la comtesse. L'Infant Bobalias la prend et il s'en revient avec elle.

ABEN-HAMAR

Que le temps ne flétrisse jamais l'Avril de ton espérance, si tu me dis, Tarfé mon ami, où je pourrai voir Zaïda; Zaïda cette étrangère nouvellement mariée, qui a des cheveux blonds et plus de grâces que de cheveux; Zaïda que, déprisant les dames de la cour, les nobles Mores célèbrent avec de glorieuses louanges.

« Je vais à la mosquée pour la voir, je vais aux zambras, et malgré toutes mes

peines je ne puis voir son visage. Elle se cache à mes yeux, marque certaine de mon malheur, et quoique tu prétendes, Tarfé, ma jalousie n'est pas sans motif.

« Depuis que je suis venue à Grenade, (puissé-je n'y être jamais venue !) mon Maître sort chaque nuit et ne revient pas au matin. Mes caresses le fatiguent, ma présence le fatigue. Que lui importe si je le lasse, puisqu'ailleurs il se délasse.

« S'il est avec moi au jardin, s'il est avec moi au lit, non seulement il se refuse aux actions d'amour, il se refuse même aux paroles. Si je lui dis : ma vie; il me répond : mes entrailles. Mais avec tant de froideur qu'il me déchire.

« Son âme est vêtue de pensées de trahison ; je le flatte, il tourne le dos ; je m'enlace à son cou, il baisse les yeux, il baisse la tête, dénoue mes bras et se désenlace, tirant, de l'enfer de ses angoisses, des soupirs qui enflamment mes soupçons et consument mon bonheur. Si je lui

en demande la cause, il répond que j'en suis la cause, et il ment, puisqu'il me tient ici, oisive et passionnée. Et puis, dire que je l'ai offensé !.....

« Que je brûle aux enfers de l'amour si, depuis que je le connais, je me suis penchée à la fenêtre, si jai touché une main étrangère, si je suis allée aux jeux de taureaux ou de cannes !.....

« Mais pourquoi perdre mon temps en discours si longs, Tarfé ! Mes efforts, mes peines, tu les connais, et tu te tais. Ne jure pas, je ne te crois pas. Maudite soit cette femme qui, de vos serments, fait des filets pour le désir !

« Hommes traîtres, promesses fausses; le feu mort, elles s'effacent; promesses écrites sur l'eau. De la promesse à son accomplissement, combien de journées de voyage et si longues ! Sur le chemin, combien d'auberges désertes et si bien fermées !... Hélas je me souviens..... Le souffle me manque, un poids m'oppresse.

Soutiens-moi, Tarfé, je vais tomber..... »

Ainsi pleurait Adalifa, jalouse de son Aben-Hamar, et dans les bras du More Tarfé, elle s'affaissa évanouie.

ADALIFA est si jalouse de son cher Aben-Hamar qu'elle s'offense si on le regarde et s'offense si on lui parle.

Dans les courses de taureaux, les jeux de cannes, dans les fêtes et les zambras, jamais elle ne le perd de vue. Si elle pouvait, elle l'accompagnerait quand il court aux armes, pour la défense de sa patrie et de son Roi.

Si elle se sépare de lui, un feu violent la consume, et même de ses paroles elle est jalouse, lorsqu'elle lui parle. Ses pensées le suivent lorsqu'il sort de la maison ; mille imaginations la travaillent ; la jalousie est fille de l'amour en qui aime : le désir, la crainte et la méfiance l'engendrent, et celle qui aime vraiment, jamais n'est assurée de rien.

Un soir, seule avec Aben-Hamar, Adalifa soupire et dit :

« Capitaine valeureux, clair miroir des armes, terreur des ennemis, mur puissant de Grenade, épée de la milice, citadelle de mon espérance, principe de mon bonheur et de mes angoisses, ne t'effraye pas si mes yeux, devant toi, répandent cette eau. Les yeux sont les alambics où l'amour distille les vapeurs de l'âme. Le feu, l'amour, la crainte, la jalousie, les soupçons me livrent bataille. Je pleure afin de soulager mon âme. Par Allah ! je te supplie si les dames te regardent, de ne pas les regarder, de ne pas les voir..... »

Aben-Hamar lui répond :

« Adalifa, si pour te contenter il faut ouvrir cette poitrine où est enclose ton image, j'y ouvrirai une porte haute et large et tu verras mon cœur à nu et l'inviolable foi qui le tient. Si je mens, qu'un chrétien, au premier combat, me transperce à males lances, que, captif, on me

refuse la liberté désirée, que mes ennemis m'offensent, que mes amis ne me défendent pas, que mes alliés et mes biens me manquent au temps du besoin. Cesse, Adalifa, de répandre ces perles..... »

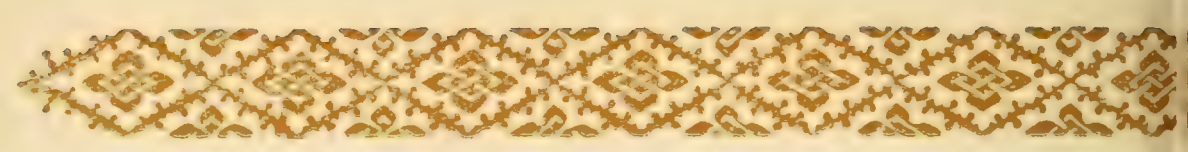
Adalifa, aux bras d'Aben-Hamar, est joyeuse, satisfaite et bien payée; dans son âme l'inquiétude se change en foi.

BOBALIAS LE PAÏEN

PAR la sierra de Moncayo j'ai vu venir un renégat. Il a pour nom Bobalias, Bobalias le Païen.

Sept fois il a été More et autant de fois Chrétien. A la fin de la huitième il s'est enfoncé dans le péché. Il a abandonné la foi du Christ et pris celle de Mahom.

C'était le meilleur des Mores. Il reçoit des lettres où on lui dit que Séville est mal défendue. Il arme des nefs et des ga-



30 lères, des gens de pied et de cheval; il arrive par le Guadalquivir, dressant sa bannière.

Dans les champs de Teblada il plante sa tente royale, au milieu de trois cents autres de soie, d'or et de brocard.

Au sommet d'un chapiteau était un rubis précieux qui resplendissait, la nuit, comme le soleil dans le jour clair.

ZAÏDE

ZAÏDE a promis des fêtes aux Dames de Grenade; car elles se plaignent que son absence les prive de fêtes. Pour accomplir sa promesse, il concerte avec ses amis une mascarade aux flambeaux, tenue secrète pour les dames et pour le peuple.

Avant que la claire aurore se soit déchiré et ouvert le sein, le More fortuné arrive avec ses illustres compagnons. Les Cegri et les Gomeles, les Azarque et les

Andalla, les Vanegas et les Portelez, les Abencerage et les Maza se lèvent avant le jour afin de prendre les Dames au dépourvu et de voir librement ce que cachent les coiffes blanches.

Ils ceignent leurs têtes et leurs corps de guirlandes fleuries ; ils portent des cannes vertes et des torches blanches. Les trompettes, les cornes et les flûtes douces commencent à jouer ; les tambours roulent ; l'Albaïcin accompagne de mille échos les voix, les cris, les clameurs.

Les chevaux fringuent et vont, remplissant la cité du bruit de leurs grelots. Les Mores courent ; les uns disent : « Arrêtez, arrêtez, suivez les ordres, prenez tous la rue de l'Alcazaba. » D'autres disent : « Ne quittez pas la Gerea ni sa place. » D'autres : « De Vavataubin revenez à l'Alpujarra ; parcourez la rue des Gomeles, la place de Vivarambla et toute la cité. Vive Albolum et l'Alcazar. »

Les Dames tirées du sommeil ouvrent

leurs fenêtres et s'accoudent à leurs balcons. L'une montre ses cheveux épars qu'elle rassemble d'une main blanche, l'autre, dans sa surprise, oublie de couvrir son sein et sa gorge. Une d'elles, à sa fenêtre, est si belle qu'elle enflamme mille cœurs.

Les Dames regardent la fête et admirent les cavaliers, comme ils s'élancent, comme ils s'arrêtent, et Zaïda regarde celui qui détient son âme. Zaïde, avec Muza son compagnon, court une passe, puis tous les cavaliers se mêlent selon leur folle fantaisie, piquent, tournent. La fête va d'une telle ardeur qu'il faut, pour l'arrêter, que le soleil se lève.

Les cavaliers décident de se retirer ; la fête s'achève ; ils fendent la foule, criant : « Place ! Place ! »

ZAÏDA

PRENDS garde, Zaïde, je t'avertis de ne plus passer par ma rue, de ne plus parler à mes femmes ni à mes captifs, de ne plus t'informer des visites que je reçois, des fêtes qui me conviennent, des couleurs qui me plaisent. Il me suffit que tu sois la cause du rouge qui me monte au visage.

« Je confesse que tu es vaillant, que tu as tué plus de chrétiens que tu ne possèdes de gouttes de sang, que tu es un

plaisant cavalier, danseur, chanteur, musicien, gentilhomme accompli, blanc et blond, d'une race glorieuse, le coq des bravades et la perfection des grâces, que je perds beaucoup en te perdant, et enfin qu'il serait possible de t'adorer, si seulement tu étais né muet, Zaïde.

« C'est ce seul défaut qui me détermine à te quitter. Tu es prodigue de ta langue; il faudrait bâtir une forteresse dans ton cœur et mettre un gouverneur sur tes lèvres.

« A peine sortais-tu des jardins de Tarfé que, déjà, tu publiais ton bonheur et ma défaite. Tu as montré, m'a-t-on dit, à un More sans naissance, la tresse de mes cheveux. Je ne te demande ni de me la rendre, ni de la garder. J'entends que tu la portes en signe de ma disgrâce. Je ris à contre-cœur. Tu ne gardes pas ton secret et tu veux qu'un autre le garde. Je ne veux pas admettre d'excuse; cette fois sera la dernière que tu me vois et que je te parle. »

Ainsi la discrète Zaïda donne congé au More, et elle ajoute : « Que chacun paie ses actions. »

LE DÉFI

Si tu as autant de cœur, Zaïde, que d'arrogance et si tes mains sont aussi actives que tes paroles; si tu combats dans la plaine comme tu parles parmi les Dames et si tu voltes aussi bien à cheval qu'à la danse ;

« Si tu es aussi vaillant à faire la guerre qu'à te promener sur la place; si, comme tu t'appliques aux fêtes, tu t'appliques à la bataille; si tu portes la cotte de maille

aussi bravement que les parures ; si tu écoutes la trompette aussi bien que la flûte douce ;

« Si tu te montres aussi terrible à l'ennemi que galant au jeu de cannes ; si tu réponds, devant moi, comme tu te vantes, quand je suis absent, Zaïde, sors, que je sache si tu te défends aussi gaillardement dans la plaine que tu calomnies à l'Alhambra

« Et si tu n'oses sortir seul, comme l'est celui qui t'attend, prends quelques-uns de tes amis, pour qu'ils t'assistent. Ce n'est pas au palais, parmi les Dames, là où parlent les langues et se taisent les mains, que les cavaliers montrent leur valeur, mais ici, où les mains parlent. Viens, tu verras comment parle celui qui devant le Roi s'est tû, par respect. »

Ainsi le More Tarfé écrit, et avec tant d'emportement que sa plume déchire la feuille. Puis il appelle un page et dit :

« Va à l'Alhambra ; remets en secret, de

ma part, à Zaïde, cette lettre. Dis-lui que je l'attends là où les limpides eaux du Genil baignent le Généralife. »

L'INFANTE MORESQUE

La belle Infante, à l'ombre d'un olivier, peignait ses cheveux avec un peigne d'or. Elle leva les yeux du côté de l'Orient et vit venir un navire armé qui arrivait par le Guadalquivir. Et dans ce navire était Alfonso Ramos :

« Tu arrives à point, Alfonso Ramos ; sois le bienvenu. Quelles nouvelles m'apportes-tu de ma flotte bien fournie ?

— Je te donnerai des nouvelles, Ma-

dame, si tu m'assures la vie sauve.
— Parle, Alfonso Ramos, et n'aie point souci de ta vie.
— Là-bas, on emmène en Castille les Mores de Barbarie.
— Si je n'avais donné ma parole, je te ferais couper la tête.
— Avant que ma tête tombe, Madame, tu aurais perdu la tienne. »

AMOURS DE MUZA

Il a l'âme enflammée de jalousie contre son frère le Roi, le vaillant More Muza, honneur et gloire de Grenade. Il dit : « Roi, pourquoi veux-tu être tyran de ma Dame ? Ne suis-je pas roi comme toi, là où règne mon âme ? Donne-la moi en paiement de mes services ; ma demande est juste ; et laisse-moi jouir d'elle comme tu jouis de l'Alhambra.

« Si tu m'accordes ce que je requiers,

ta forteresse ne te sera pas disputée. Je te promets de la défendre, de te faire don chaque jour de douze têtes de chrétiens et de te ramener captif Celui qui porte la Croix-Rouge. Demeurons donc sans querelle, jouissant, toi, de mes victoires et moi de Zara. »

Le petit Roi de Grenade exila le More Muza, à cause de l'envie qu'il nourrissait contre lui et pour l'amour de sa Dame. Sur un cheval moreau, armé de toutes armes, Muza part en exil et passe devant la demeure de Zara. Au bruit du cheval elle se met à la fenêtre et le More prend congé avec mille soupirs :

« Je ne crains pas le départ, ni cette grande iniquité que le Roi a commise contre moi, je ne crains pas une vie courte, car le monde est trop étroit pour mon cœur qui te possède. Je crains seulement le mal de l'absence et le travail qu'il accomplira dans ton âme. Je te supplie de

me déclarer si tu veux me laisser vivre ou me tuer. Ta constance me donnera la vie, ton oubli la mort. »

Zara répond avec empressement :

« Plût à Allah que le Roi m'entendît ! Je te préfère à ce Roi qui veut que, par force, je l'aime. Déchausse, Seigneur, les étriers du doute. Puisque tes bras sont vivants, tu me reconquerras par la lance. Et si le Roi m'y contraint, il jouira, par son crime, de mon âme sans sa liberté, et de mon corps sans le cœur. »

Accompagné, quoique seul, de ses pensées et de ses douleurs, Muza sort de Grenade, exilé par son frère. Sur le rivage du Genil, son cheval piaffe furieusement, le flanc déchiré par l'éperon turc.

Les paisibles ondes de la rivière, il semble qu'elles vont trembler. Elles reconnaissent Muza et se souviennent de la bataille qu'il mena jadis contre le Maître de la Croix de Saint-Jacques, luttant d'un

soleil à l'autre.

Le More retient un peu son cheval blanc d'écume et sa colère plus rebelle que le cheval, et le visage tourné vers Grenade, regardant les tours, il dit :

« Grenade où je suis né, d'où m'exile la jalousie, on me force à te quitter quand les chrétiens t'assiègent. Puissent tes fils, avant qu'il soit longtemps, tomber en esclavage! Déjà un soldat de la lignée de Pulgar a franchi tes portes et planté dans la mosquée son poignard sanglant, avec un parchemin où était écrite une prière chrétienne. Aujourd'hui Boabdil te possède, demain ce sera peut-être Fernand. »

L'INFANTE SEVILLA

ANS une tour, la plus haute de Tolède, est l'Infante Sevilla, merveilleusement belle; l'amour est aveugle pour elle. D'entre les créneaux, elle regarde les rives du Tage, la campagne feuillue et fleurie. Par le grand chemin, elle voit venir un cavalier armé sur un cheval rose. Il pousse sept Mores captifs, enchaînés. A sa poursuite, court sur un cheval rapide un More basané, armé de pièces

doubles, et qui a figure de bon guerrier. Il crie à haute voix :

« Attends, chien de chrétien; des captifs que tu emmènes, mon père est le premier; les autres sont mes frères et mes amis que j'aime. Si tu acceptes une rançon, je les rachèterai à prix d'argent. Si tu refuses mon offre, je te ferai prisonnier ou mort. »

A cette voix, Peranzulès retourne son cheval, dresse sa lance en arrêt, fond sur le More avec force, violence et vitesse, pareil au tonnerre. Il le désarçonne, lui met le talon sur la gorge et lui coupe la tête.

Puis, ayant fait cela, Peranzulès continue sa chevauchée et entre à Tolède.

REDUAN

AVEC deux mille cavaliers mores, Reduan court la terre; il enlève le bétail et menace la frontière. Il reconnaît les créneaux des murailles de Jaen; entre Ubeda et Andujar, il passe comme une flèche.

Les cloches de Baza sonnent le tocsin de guerre.

Ils passent en silence, les cavaliers; on n'entend ni corner les trompes ni hennir les juments. Enfin les guetteurs, postés de

distance en distance, se font des signaux avec les torches enflammées.

Les cloches de Baza sonnent le tocsin de guerre.

Ils se lèvent et s'apprêtent les chrétiens, cavaliers avec leurs lances, gens de pied avec leurs arbalètes, gentilshommes de Jaen, d'Andujar et de Ubeda.

Les cloches de Baza sonnent le tocsin de guerre.

Le soleil paraît à l'orient; les chrétiens ouvrent les portes; les partis ennemis se joignent à une demi-lieue; l'air et l'écho retentissent d'armes, de fifres, de tambours, de hennissements, de voix, de trompettes.

Les cloches de Baza sonnent le tocsin de guerre.

Donc tu t'en vas, Reduan, aux fêtes de Pisuerga, bien plus pour ce que tu sais que pour te trouver aux fêtes.

« Aujourd'hui tu t'en vas, hier tu es

venu, comme si tu n'étais venu que pour me tromper ; tu m'as trompée et tu m'abandonnes.

« Tu dis que tu te rends aux jeux de cannes ; je crois que tu joues toujours ; ce que tu gagnes, tu le sais, ce que tu perds est hors de compte. Tu te plais à me faire offense; si je perds à m'y prêter, tu perds plus encore à le faire.

« Tu mens lorsque tu me dis que tu vas aux fêtes à contre-cœur; deux Moresques t'attendent là-bas et chacune d'elles croit qu'elle a seule tes pensées.

« Quoique puissant en richesses, tu ne peux me donner ce qui vaut et pèse plus qu'un monde : une foi ferme. Tu ne pourrais me payer qu'en me laissant ta foi, qui est dispersée en mille morceaux. Que le ciel me venge de toi, car s'il ne me venge, tu garderas mille âmes volées, et la terre ne te suffira plus. Plaise à Allah que le soleil n'éclaire pas ton chemin, que la lune se cache et t'égare, que ton cheval

bronche, que tu perdes tes éperons et que tous les pas que tu feras en avant se retournent en arrière.

« Si la nuit te protège, car la nuit, mère des larcins, te protège et ouvre les portes à tes pareils, quand tu arriveras à la vue des deux belles Moresques, qu'elles reconnaissent ton âme fausse, se moquent de toi et ne croient pas à tes paroles.

« Si tu entres dans la fête, que ton bouclier soit de verre, que ton bras soit de cire molle, et que parmi les cannes légères des lances cachées te transpercent le cœur afin que tu reçoives la mort, comme tu la donnes.

« Diamant faux, enchâssé dans un caillou, âme fière dans un cœur dur. Homme léger comme le vent, changeant comme la mer, inquiet comme le feu. Si les larmes que je verse étaient des langues, les injures me manqueraient pour accuser ta malice.

« Je suis fatiguée, ennemi, de souffrir et de pleurer ; des soupçons ont été la source

de mon mal. Je sais, traître, que mes paroles te causent peu de tourment ; car celui qui dit des injures est bien près de pardonner. »

Ainsi Lindaraja se plaint au vaillant Reduan, dans le jardin de l'Alhambra, au pied d'un myrte vert. Le More qui est sans reproche bien qu'il ne soit pas sans douleur, prend la main blanche de Lindaraja :

« Cessez, belles étoiles, ne pleurez pas plus longtemps, et ne croyez pas que je souffre de vos injures ; car enfin qui dit des injures est bien près de pardonner. »

Il regarde de loin Jaen qu'il a promis de prendre, le vaillant Reduan. Il la parcourt des yeux ; de toutes parts il la trouve ceinte de murs puissants qui écrasent son espérance. Il regarde la haute roche couronnée de tours. Il soupire, anxieux, le More, et dit à la belle cité :

« Jaen, il me coûtera cher d'avoir eu la langue plus longue que la lance. J'ai en-

gagé ma parole au Roi d'accomplir en une nuit ce à quoi ne suffirait un siècle ; maintenant je me tiens obligé à l'impossible et ma perte est plus assurée que ton gain. Vérité sans conteste : qui se détermine vite se repent à la longue. Mon repentir tardif me vaudra une mort prompte. Je dois entrer à Jaen ou m'exiler de Grenade. Et j'ai juré à Lindaraja de ne pas me montrer à ses yeux avant d'avoir conquis la ville. »

Se tournant vers ses Mores, il leur demande conseil ; ils sont là cinq mille, tous hommes de lance et de bouclier. Ils répondent que la ville est forte, ceinte de murs et de tours, qu'il y a, derrière les remparts, de bons cavaliers pour les défendre et qu'en cas d'échec presque certain et de victoire si douteuse, le plus sage parti est de ne pas tenter la fortune.

Un beau matin, Reduan donne l'assaut à Jaen, au son des trompettes claires. Il monte sur son cheval rapide ; il saisit sa

lance, sans attendre ses gens qui hésitent à le suivre ; car tous condamnent sa témérité. Il approche des murs ; il croit prendre le succès par la chevelure. Une flèche furieuse jaillit d'entre les créneaux, qui donne la mort à Reduan et tire Jaen de danger. Et pendant que son âme se dénoue de son corps, étendu sur le sable sec, il dit :

« C'eût été une gloire pour moi, Lindaraja, de mourir entre tes bras, mais non parmi ces chrétiens. Car serais-je mort mille fois, mille fois tu m'aurais redonné la vie. Si j'emporte un regret outre-tombe ce n'est point de n'avoir pas conquis Jaen, c'est seulement de te perdre.

« Quelqu'autre cavalier s'estimera plus heureux de te gagner, toi seule, que de gagner deux mille Jaen. Je demande une grâce à Allah, la dernière : qu'il ne jouisse jamais de toi, celui qui te poursuivra ; que tu sois aussi rebelle à son assaut que Jaen le fut au mien. »

LE ROI BUCAR

PARMI tant de sages qui vécurent en Andalousie, régna un vieux More qui se nommait le Roi Bucar.

Il vivait avec sa maîtresse et, à sa prière, il convoqua, à jour dit, une assemblée de ses gens pour traiter les affaires du royaume. Parmi beaucoup de lois qu'ils firent, il édicta celle-ci :

« Que tout homme amoureux devrait se marier avec son amie; celui qui n'o-

béirait pas y perdrait la tête. »

A tous, la loi parut bonne; à tous, elle convînt, sauf à un neveu du Roi, qui dit :

« La loi que Ton Altesse édicte, certes, elle me déplait. Tous se réjouissent; moi seul m'attriste. Mon amie est mariée et si mal que c'est grande pitié. Je vous dis cette chose, Roi, que je ne dirais à personne : Si je l'aime beaucoup, elle m'aimait encore plus. »

Le Roi réfléchit, puis il fit cette réponse :

« Puisqu'elle est mariée, mon cousin, continue à l'aimer : la loi ne s'applique pas à toi. »

CELIN ANDALLA

PAR la porte de la Vega, sortent des cavaliers Mores, vêtus de drap noir, au premier quart de la nuit, portant des torches ardentes, accompagnant un cercueil.

Où va le malheureux Celin, dépossédé de l'âme et de la vie? Hier un More l'a tué, sans raison, au milieu de la fête; le meurtre a été vengé sur le champ et Grenade entière pleure.

Où va l'infortuné Celin, dépossédé de

l'âme et de la vie ? Tous ses parents l'accompagnent, et un fakir renommé et ses quatre sœurs et tous ceux qui vivaient sous sa protection. Ils disent au son funèbre d'un tambour détendu :

« Où va l'infortuné Celin, dépossédé de l'âme et de la vie ? »

Les cheveux blonds dont les boucles captent les cœurs sont arrachés, des yeux coule une eau claire et salée, les visages de neige rougissent sous les larmes.

Où va l'infortuné Celin, dépossédé de l'âme et de la vie ? Quelques-uns poussent des sanglots rauques et d'autres se lamentent à voix basses et sourdes.

Où va l'infortuné Celin, dépossédé de l'âme et de la vie ? Une Moresque, la plus vieille, qui l'a élevé depuis sa naissance, s'avance, pleurant mille larmes, et interroge furieusement la troupe en deuil :

« Où va mon fils aimé, Celin, dépossédé de l'âme et de la vie ? Où vas-tu, bien de ma vie ? Pourquoi m'abandonnes-tu après

m'avoir montré tant d'amour? Qui a fermé tes yeux, lumière des miens, qui sont de grand âge et las? Où vas-tu, mon fils aimé, Celin, dépossédé de l'âme et de la vie?

« Où te portent-ils, mon fils, nourri de mes seins? Qui a changé la couleur de ton clair visage gracieux? Qui a été le meurtrier? Où va Celin, mon fils aimé, dépossédé de l'âme et de la vie?

« Il y a seize ans aujourd'hui, vois comme je les compte bien, que votre mère vous a mis au monde et je vous ai élevé dans mon giron; j'ai élevé une forte muraille; et maintenant elle est abattue. Où vas-tu, Celin, mon fils bien-aimé, dépossédé de l'âme et de la vie? »

Ils poussent des lamentations sans fin; des ruisseaux de larmes coulent; ils lui donnent la sépulture hors la ville, dans un champ de son patrimoine.

O triste, infortuné Celin, dépossédé de l'âme et de la vie.

GRENADE

Le Roi don Juan parla :

« Aben-Hamar, Aben-Hamar, More, le jour où tu naquis la mer était calme et la lune pleine. Tu naquis sous de tels signes et tu ne mentiras pas. »

Le More répondit ; écoutez bien sa réponse :

« Je te dirai la vérité, bon Roi, dût-il m'en coûter la vie.

— Quels sont ces châteaux, là-haut, qui

resplendissent ?

— L'un est l'Alhambra et l'autre la Mosquée ; l'autre les Alijares, ornés merveilleusement. Le More qui y travaillait gagnait cent doubles par jour, et le jour où il se reposait il en perdait autant. L'autre est le Généralife, jardin qui n'a pas d'égal; et voici les Tours Vermeilles. »

Alors s'écria le Roi don Juan; écoutez bien ce qu'il dit :

« Si tu voulais, Grenade, je t'épouserais. Je t'apporterais en arrhes et en dot Séville et Cordoue.

— Je suis mariée, Roi don Juan, et bien mariée ; je suis mariée et non veuve, et le More qui me possède me chérit de grand amour. »

ZULEMA

POUR oreiller son burnous et pour tapis son bouclier, la lance couchée sur la terre, le mors suspendu à l'arçon, sa jument attachée par la bride à une borne pour qu'elle paisse et ne s'égare pas, regardant un amandier aux fleurs séchées et brûlées par le vent du Sud, dans la campagne de Tolède, le vaillant Zulema repose en vue du palais de la belle Galiana.

Les oiseaux, qui prennent leur vol

d'entre les créneaux, lui semblent être, d'ici, la coiffe de gaze de sa Dame. Le More s'enchante de cette illusion et en tire de l'espérance :

« Galiana, mon aimée, qui donc te garde si bien ? Qui a fait mentir ma fortune et ta parole ? Hier tu me nommais tien, aujourd'hui tu me vois, tu ne me parles plus. Quel malheur m'accablera demain ?

« Heureux le libre More qui, sur une couche molle ou dure, ignorant les dédains et les faveurs, peut dormir jusqu'à l'aube. Amandier brûlé par le vent du Sud, tu ressembles à ma destinée, tôt fleurie et tôt fanée.

« Amandier, je te prendrai pour emblême ; je te porterai sur mon bouclier, fleuri et brûlé, pareil à mon espérance, et cette devise te conviendra justement : *Du temps ce fut la faute.* »

Il dit ; il met le mors à sa jument, mais non à ses angoisses et, suivant les rives du Tage, il prend le chemin d'Ocaña.

MORIANA ET GALVAN

MORIANA, dans un château, joue avec le More Galvan ; tous deux jouent aux tables pour se divertir. Chaque fois que le More perd, il perd une cité ; quand Moriana perd, elle lui donne sa main à baiser. Il a tant joué aux tables, le More, qu'il sommeille. ❧ Sur la haute montagne apparaît un cavalier ; il vient, pleurant et gémissant ; le sang coule de ses ongles, à cause des amours de Moriana, fille du Roi Moriane,

que les Mores ont prise, le matin de la Saint-Jean, quand elle cueillait des roses et des fleurs dans le jardin de son père.

Moriana lève les yeux vers la montagne et reconnaît le cavalier. Les larmes jaillissent de ses yeux et coulent sur le visage du More endormi, qui s'éveille :

« Qu'est ceci, Madame? Qui vous a fait du chagrin ? Si mes Mores vous ont fâchée, je les tuerai ; si ce sont vos demoiselles, je les châtierai ; si ce sont les chrétiens, je les battrai. J'ai pour ornements les armes, pour repos le combat, pour lit la fatigue, pour sommeil la longue veille.

— Vos Mores ne m'ont pas fâchée, ne les tuez pas, ni mes demoiselles, ni les chrétiens. Je vous dirai la vérité ; j'ai vu un cavalier sur la montagne, et je crois que c'est mon époux, mon époux cher, mon grand amour. »

Le More, du revers de la main, lui donne un soufflet tel que le sang rougit ses dents

 blanches ; et il ordonne au portier de la conduire au bourreau afin qu'il la décapite.

Moriana est agenouillée : ses yeux ne cessent de pleurer ; on lui a attaché les pieds et les mains et c'est pitié de la voir ; ses cheveux d'or pur traînent par terre ; ses seins nus sont plus blancs que le cristal.

Quand le bourreau more la voit si belle, il est saisi d'amour et ne peut le cacher ; il lui dit :

« Pardonnez-moi, Moriana, voulez-vous me pardonner ? Je suis commandé, Madame, par le roi Galvan. Puissiez-vous lire dans mon âme comme elle voudrait vous délivrer, délivrer ces deux vies que je vois ici souffrir ! »

Moriana répondit :

« More je te prie d'accomplir ton office sans tarder un moment de plus. »

A ce moment apparut l'époux de Moriana, frappant et tuant les Mores ; le

cheval et le cavalier arrivent près de Moriana. Le bourreau dénoue les cordes et l'aide à monter en selle. Tous trois s'en vont de compagnie ; nul n'ose les arrêter ; ils chevauchent jusqu'au château de Breña, où ils vont se reposer.

Au pied d'une haie verte est le More Galvan ; il regarde le château de Breña où loge Moriana ; il tient son cheval par la bride, car il ne veut pas le lâcher ; il ôte son armet afin de mieux voir.

« Moriana, Moriana, source et fin de mon mal, de ton amour je meurs sans remède. Souviens-toi du bon temps passé, quand nous jouions aux tables, dans mon château. Quand je gagnais, je perdais, nous jouions à qui perd gagne ; puis je baisais tes belles mains, je reposais sur ton sein, je m'endormais en te parlant. Si cela ne fut pas de l'amour, Moriana, de quel nom pourrait-on le nommer ? Si ce fut de l'amour, Moriana, comment peut-on l'oublier ? »

Au sommet de la tour parut Moriana et elle dit :

« Eloigne-toi, chien de More, toi qui as voulu me tuer. Les caresses que je te fis, c'était pour te tromper en attendant que mon noble époux vint me reprendre. »

Le chrétien sortit de Breña et fonça sur le bon Galvan. Il le transperça de sa lance et lui sortit l'âme du corps.

CELIN D'ESCARICHE

ELIN, Seigneur d'Escariche et Aliatar, roi de Grenade, les Azarque et les Abenumeya se rendent au jeu de cannes.

Le Roi porte des bandes blanches, couleur qui s'accorde à son âme. Il est vêtu d'espérance, comme l'y oblige Daraja. Pour devise il a un ciel avec des cèdres et des palmes, couronné de cette inscription : *Je suis assuré d'inconstance.*

Les Azarque et les Abenumeya portent

des devises incarnates que baigne une mer d'infortune. Le magnifique Celin, pour contenter sa Dame, a semé d'étoiles d'or sa marlotte blanche et, pour faire entendre au Roi sa jalousie, il a semé le caparaçon jaune paille de son cheval de clochettes d'argent. Sur son bouclier un lys environné de flammes.

Celin, brave, vaillant et furieux, prend part au jeu de cannes et gagne le prix parmi les quatre quadrilles, conquérant éternelle renommée et gloire. Une voix interrompt la partie et annonce qu'un taureau va sortir. Les Abenumeya disent : « Qu'aucun Azarque ne sorte. » Le Roi monte à son balcon et abandonne la place.

Celin, tenant la pique acérée, attend le taureau, au milieu de l'arène. Il garde ses yeux cloués sur celle qu'il aime ; le regard joint leurs âmes. Adalija se couvre le visage, de peur que les soleils de ses yeux n'aveuglent la vue de Celin. Cette double splendeur se voile, et Celin voit mainte-

nant l'arène.

Un taureau menace le ciel, le cou court et dressé. Il a une poitrine large, une queue enroulée; un tourbillon anime le cuir de son crâne; ses yeux baignent dans le sang. Membres trapus, larges pieds, il beugle, saute, s'élance et mugit.

Celin assure son alezan, s'élève sur ses étriers et, quand le taureau l'attaque, lui cloue sa pique au garrot. Le taureau fléchit un genou à terre et n'ose plus se mesurer avec le More.

Celin tourne les yeux, il voit sa Moresque évanouie de terreur grande. La joie l'envahit, il ne s'inquiète plus du fauve. Il rompt sa pique par le milieu et, d'un galop rapide, traversant l'arène, s'arrête sous le mirador de sa chère Adalija.

Le corps vêtu de ciel et l'âme de gloire, couronné de mille étoiles, de mille soleils et de mille chiffres, il entre pour courir les bagues, Celin, qu'accompagnent

quatorze Cegri, les meilleurs de Grenade. ❧ Il monte un cheval andalou, de cette race généreuse qui paît l'herbe du Guadalquivir, couleur de châtaigne sombre, plein de feu, les extrémités noires, la croupe large, le cou bref, la queue large, tête fine, petites oreilles, vaste crinière crêpelée, gaillard, vif, fier, et soumis au frein qu'il ronge. ❧ Un applaudissement court parmi les spectateurs qui se dressent sur les tribunes. Dans les cœurs envieux la honteuse envie se dissimule. A son balcon est assise la tendre Adalija, original des mille soleils qui ornent la marlotte de Celin. ❧ Le More lève au ciel les yeux, puis les abaisse jusqu'à sa Dame. Celin contemple son ciel d'une vue incertaine que trouble la splendeur divine. Les corps demeurent muets, les âmes se parlent ; dans la lumière des yeux passent, vont et viennent les âmes. ❧ Celin demande à Adalija licence de courir devant elle trois lances avec Muza ; elle l'accorde. ❧

Muza se met en place et court gaillardement sa lance.

Celin lui succède et le surpasse. Le cheval, la queue traînant à terre, lève les pattes de devant et se cabre. Celin l'appelle des éperons et l'appelle du mors. Le cheval répond, fier et soumis, et vole d'une course ailée. Au tiers de la carrière Celin plie le bras, serre la lance, la maintient contre son côté et en abaisse la pointe selon la loi des armes. II arrête rapidement son cheval ; à peine voit-on, sur la molle arène, la marque des fers.

La cour élève jusqu'au firmament la voix de ses louanges. Les jeux finissent, le soleil se couche. Les ailes de la nuit couvrent de confuses ténèbres les palais et la place. On donne des torches à Celin et il y a de grandes réjouissances à Grenade.

ARBOLAN

La cloche de l'Alhambra n'avait pas encore sonné le réveil ; l'aube baignait d'argent les Tours Vermeilles, quand Arbolan se prit à se souvenir, n'ayant pas dormi. Il dort bien mal qui bien aime ! Voyant que le soleil se lève et que Daraja ne vient pas, les larmes de ses yeux, il les accompagne d'un chant :

« Si l'aube point, brodant le ciel, pour moi le souci assombrit mon âme.

« Je passe la nuit, pleurant, et j'attends le matin. Tu es mon soleil, je me consume à l'attendre.

« Les claires étoiles s'en vont, claires dans mon désespoir. Ce soleil qui se lève n'est pas pour moi ; pour moi tout est pleurs.

« Que m'importe que le soleil aille de l'orient à l'occident et porte le jour à l'Espagne, si la plus pure lumière me demeure cachée.

« Si l'aube point, brodant le ciel, pour moi le souci assombrit mon âme. »

VINDARAJA

Avec ses francs Abencerages, le Petit Roi de Grenade est au Généralife, un matin, jouissant du vent frais, regardant courir l'eau et fleurir les vergers, écoutant le chant des rossignols. Autour de lui les Mores et les Moresques pincent la guitare et dansent la zambra ; les amoureux donnent des guirlandes à leurs maîtresses.

Au milieu de ces plaisirs un cavalier arrive, par une allée plantée d'arbres, menant

grand vacarme. Son habit est couleur de turquoise et son manteau argenté; il porte son sabre nu; il a arraché sa barbe, sa toque est toute défaite, il n'a ni lance ni bouclier. Le More pousse des gémissements, il est blessé à mort et sa face ruisselle de sang. Arrivé près du Roi il met pied à terre, fléchit le genou, et sans proférer une parole, tire de son sein une lettre scellée de onze sceaux, la baise trois fois et la donne au Roi.

Le Roi la lit; il soupire et se lamente :

« Ce n'est pas pour Antequera que je pleure, la bonne ville que les chrétiens m'ont prise, je pleure parce que j'ai perdu les divins joyaux de mon âme. Vindaraja mon amie, ô ma belle Vindaraja, es-tu morte, vivante ou prisonnière? Si tu es parmi les chrétiens, ne te fais pas chrétienne, car moi, ton esclave, je donnerai, pour te ravoir, l'Alhambra. »

Ainsi parle Boabdil et il ordonne de sonner l'alarme.

Le Roi More est à Grenade, d'où il n'ose pas sortir. Du haut des tours de l'Alhambra, il regarde sa terre, il regarde ses Morisques, comme ils courent dans la plaine. Le Roi Boabdil est triste, il verse les larmes de ses yeux et dit :

« Antequera, ma ville, puissé-je ne t'avoir jamais perdue! Le Roi Fernand t'a conquise et je n'espère pas la lui reprendre. Ah! s'il plaisait au Roi de faire un échange, je lui donnerais Grenade, il me rendrait Antequera. Ce n'est pas pour la ville que je propose ce troc, car Grenade est plus riche, mais pour une Moresque. De tous les jours de ma vie, je n'ai vu femme aussi belle. Elle est blonde, pareille à une étoile; il semble que l'or a été formé de ses cheveux; ses sourcils sont les arcs de l'amour; ses yeux sont deux flèches plantées dans mon cœur. Ah! Moresque qui tiens mon âme prisonnière dans tes chaînes! »

Il soupire pour Antequera, le Roi More de Grenade; il ne soupire pas pour la ville, il lui en reste une meilleure; il soupire pour une Moresque. Blanche, blonde à merveille, par dessus toutes douée de grâce, elle entre dans sa dix-septième année. Le Roi l'a élevée depuis son enfance, il l'aime plus que ses yeux, et de la voir en puissance étrangère, sans qu'il y puisse remédier, inconsolable, il pousse des soupirs qui lui arrachent l'âme :

« Vindaraja de ma vie, Vindaraja de mon âme, par le gouverneur de l'Alhambra je t'ai envoyé des lettres pleines de paroles d'amour jaillies de mes entrailles, pleines de mon cœur blessé d'une flèche d'or. Tu m'as répondu, Vindaraja, qu'il ne s'agissait pas d'écrire..... Je donnerai pour ta rançon Almeria la renommée. Que m'importent mes biens puisque mon âme est prisonnière! Et si Almeria ne suffit pas, je sortirai de Grenade, j'irai à Antequera

où tu demeures, ô beauté fière, et je me rendrai captif rien que pour voir ton visage. »

DANS la ville d'Antequera, Vindaraja est captive. Elle craint qu'on ne l'emmène à Baza pour la faire chrétienne. Elle écrit au Roi une lettre; elle n'écrit pas comme à un roi, elle écrit comme une amoureuse : « Que me sert d'être belle et aimée de toi, bon Roi, si tu m'oublies maintenant? Rachète mon corps à prix d'or, puisque déjà tu possédes mon âme. Si tu m'abandonnes pour épargner ton or, il y a des Mores à Grenade qui, pour moi, donneront leur vie et leur âme. »

Le Petit Roi de Grenade est heureux; il a reçu une lettre de Vindaraja, sa bien aimée; il commande des fêtes, puis il fait appeler le Gouverneur qui a sa confiance et lui dit :

« Demain tu iras à Antequera racheter ma Dame. Tu emporteras cent doubles d'or et autant d'argent, cent chevaux aux

caparaçons brodés d'argent. Tu la ramèneras comme une reine, car elle est reine de mon âme. Par les terres où elle passera, tu feras courir les taureaux, tu ordonneras des jeux de cannes, des fêtes et des tournois ; les trompettes sonneront, les tambours battront. Quant à moi, je sortirai, pour la recevoir, à une lieue et demie de Grenade, avec toute ma maison et ma cour, afin qu'elle entre avec plus d'honneur. »

Le Gouverneur part aussitôt; il donne la lettre à Narvaez qui la lit et répond de la sorte :

« Va, chien de More, va et retourne à Grenade. Tu diras au Petit Roi que s'il me donnait Vivarambla, le Zacatin et la Place Neuve, et les Alpujarras aussi, tout cela, au prix de la Moresque, je l'estimerais moins que rien. »

ADULCE

Les cavaliers d'Antequera et de Grenade ne vous aiment pas, Adulce, car ils présument que les Dames vous aiment.

« Ils parlent de vous en votre absence et, sans le vouloir, augmentent votre renommée.

« Vous ne montrez pas de lettres de Jarifa ou de Zaïda, comme certains dont les cœurs ne sont pas des cœurs, mais des places publiques. Jamais on ne sait l'objet de vos devises. Vous gardez le

secret des faveurs et vous êtes reconnaissant des espérances.

« Vous savez que les Gomeles ont concerté un jeu de cannes et que les Cegri leur disputeront le prix. Venez, Adulce, à ces fêtes et portez des plumes et des manches de la nuance de vos désirs et de la foi de votre âme. Car je vous assure que certaines vous regardent qui jamais ne vous parlent.

« Ne vous fatiguez pas de séduire l'amie d'Adalifa afin qu'elle favorise votre amour et l'amène à une heureuse issue. Car l'amie d'une amie dénoue l'impossible et aplanit, quand il le faut, des montagnes de difficultés. »

Ainsi écrivent à Adulce deux dames de l'Alpujarra, qui l'honorent en secret et, en public, le maltraitent.

MAHOMAD

MORES, Mores qui êtes miens, à qui je paie la solde, renversez-moi la ville de Baëza garnie de tours. Les vieillards et les enfants, vous me les ramènerez captifs, les Mores et les hommes faits, vous les passerez par les armes, Quant au vieux Pedro Diaz qui défend la cité, vous le pendrez par la barbe et la belle Leonor sera ma maîtresse. Allez, capitaine Vargas, si vous commandez là-bas, la journée sera heureuse.

CELINDOS

Le visage de Zaïda ne montre que du dédain; elle prétend épuiser l'âme et la vie de Celindos.

C'est un More de belle renommée, gouverneur de Alora et de Baza, neveu du grand Cegri, cousin germain de Aben-Hamar. Les dédains de la Moresque ont creusé en lui une plaie pénétrante qui le poind jusqu'à l'extrême de l'âme.

Zaïda s'en réjouit et se glorifie de sa

cruauté; elle veut la manifester par ses faits, ses actions, ses paroles. Aussi se vêt-elle de vert, couleur allègre et galante, tandis que le More de Baza ne sort qu'habillé de jaune, nuance désespérée, d'azur, qui marque la jalousie, de violet, qui est la mort de l'âme.

La Moresque s'enveloppe d'un manteau brodé de squelettes, avec un chiffre barré d'argent, orné de quatre perles de prix et qui dit : *Qu'il meure, qu'il soit sans espérance.*

Elle porte une coiffure turque, bleue, blanche et rouge, semée de fleurs de lys d'or entre des aigles d'argent; une basquine qui retombe jusqu'à mi-jambe, des bas fauves, des jarretières vertes et rouges brodées de soie grise, des mules bleues dont la petitesse n'atteint pas six points, faites avec tant de goût qu'on n'en vit jamais de plus précieuses à Grenade. Sur chacune d'elles, un cœur et des braises peints avec cette légende : *Il est dur, elles*

ne suffisent pas. A côté deux enfants qui cherchent à les éteindre et ces mots : *Ne les tuez pas, enfants, elles brûlent.* ❧ Elle se rend à la demeure de sa cousine Celindaja, qui se marie aujourd'hui avec Azarque d'Ocaña. Il y aura zambra, escarmouche de Mores, jeux, déguisements et danses. La Moresque part, accompagnée de ses deux cousins, frères de Celindaja.

❧ ❧ ❧

Une marlotte violette couverte de mille tourteaux d'azur, un manteau jaune croisé de bandes garnies de cramoisi et de galons d'argent; une toque turquoise à nœuds blancs; sur quatre pierres précieuses, ses armes, entre deux plumes paille, une verte et deux violettes, la verte très sombre, couleur d'espérance morte; ❧ La lance teinte de bleu, de blanc et de jaune; sur le bouclier deux têtes de mort d'argent avec cette légende : *Ou ne pas regarder ou les regarder*; des brodequins noirs, une jument baie à housse

dorée brodée de trophées, de gantelets, d'épées, de trompettes, d'écus, de casques et de têtes coupées; une bannière bleue qui porte des grenades vertes et cette inscription : *Elles mûrissent pour devenir aigres.*

Ainsi vêtu et armé s'achemine Celindos, gouverneur de Alora et de Baza, convalescent de ses blessures, mais non de l'amour de Zaïda.

CELINDOS vient revoir les murs couronnés de tours de sa Jaen douce et chère, douce parce qu'il y est né, chère parce qu'elle lui coûte l'âme. Il n'est pas exilé par les évènements et les disgrâces; c'est un soupçon qu'il n'a pu chasser de soi-même et qui l'exile. Zaïda a rompu sa parole de garder sa foi, foi bien jurée et mal tenue.

Quoique triste, il est galamment vêtu et, par ses habits de fête, il montre qu'il s'éloigne riche et content, puisque ce départ comble sa Dame.

Il porte une marlotte incarnate tailladée au revers et doublée de toile d'argent, un manteau brodé de chardons et pour devise : *Quand ils me blessent*, une toque noire avec des plumes versicolores, paille, blanches, bleues, violettes, vertes et grises ; une agrafe les maintient, ornée d'une émeraude fausse qu'entoure cette devise : *Ta promesse et mon espérance.*

Le cheval arrive sur le rivage et passe le fleuve à la nage comme s'il voulait noyer l'ardente flamme qui dévore son maître. Celindos plante sa lance en terre et, le visage appuyé à la hampe, il contemple les édifices, la haute roche et l'alcazar :

« Tu verrais ici, Moresque, si tu me regardais, une montagne de douleur et un alcazar de constance. Et, si tu te regardais toi-même, tu apercevrais un alcazar d'orgueil et une montagne de dureté.

« Mais je suis pour toi une chose du passé et tu ne tournes plus les yeux, ni vers ma fidélité, ni vers ton changement. Zaïda, tu

oublies qui t'appelle. »

Ainsi parle le More et de son turban il arrache une plume verte qu'il disperse au vent qui l'emporte. Puis il s'en va, désespéré, sur la route de Tolède.

CELALBA

ELALBA, Moresque qui manifestes au monde le bien d'amour; toi dont le nom ressemble à celui de l'aube et qui, comme elle, ornes et réjouis la terre, toi qui tiens les hommes suspendus à ta bouche merveilleuse, toi qui leur dérobes la vie et leur donnes la joie en même temps que la mort, Celalba, puisque tu cueilles et emportes la fleur de mes espérances, et puisque tu as heureusement éprouvé mon

attachement et ma passion, écoute mon conseil :

« Vis à ton goût, n'enchaîne pas ta volonté; la sujétion est la teigne du bonheur, elle le réduit en poussière; les larmes le noient.

« Ne te complais pas dans la solitude, quoique tu sois unique en beauté. Le soleil, unique et rayonnant, regarde cependant les hommes et les réchauffe.

« Ah ! Moresque savoureuse et douce, est-il possible que la terre élève et nourrisse des arbres qui nous donnent de tels fruits ? Qui ne t'offrirait ses désirs et son amour ? En toi seule est enfermé de toute beauté le parangon.

« Ce gouverneur qui te garde a fait de ses yeux des ruisseaux; il mugit de jalousie et de tristesse; il te tient cachée, dérobée avec soin aux yeux de tous. Mais peut-on voiler la lumière ?

« Il croit que ses soins réfrèneront tes désirs; il ne voit pas que ses discours

renforcent ton entêtement. Comme il connaît mal les femmes ! Ce qu'on leur défend, elles veulent y goûter d'abord ; c'est ainsi que fit la première d'entre elles.

« Il ne sait pas qu'elles ressemblent à l'eau. Si tu barres son cours, elle cherche d'autres veines, glisse, coule et fuit. Leur cœur pareil à la pierre, si tu le frappes avec de l'or, il éclate en étincelles.

« Ce balourd recevra le châtiment mérité de son ignorance, puisque de tes désirs il veut être le bourreau. Celalba, par Allah, si tu le trompes et l'aveugles, je t'adorerai, ô Moresque semblable à la lune, comme l'ordonne ma religion. »

AZARQUE ET ALIATAR

GOUVERNEUR, More Aliatar, vous avez capté la bienveillance de la Reine.

« Vous avez dit qu'errant, la nuit, par la ville, vous avez rencontré le More Azarque sous une fenêtre où il aurait coutume de venir. Si vous le touchez ou le voyez, poignardez-le; sinon taisez-vous, de jour comme de nuit, couard.

« De la discrète Jarifa vous avez conté qu'elle fait des signes au More d'Ocaña,

Azarque. Vous avez des entrailles dangereuses, et les soupçons que vous rêvez, vous les publiez comme des vérités.

« Jamais un ami ne vous a duré plus de six jours; c'est une fâcheuse marque de ne pouvoir conserver ses amitiés. Tu mourras debout, Aliatar, et de ma main. C'est ce qu'ordonnent les Dames.

« Aux armes, More, je vous convie. Quittez le damas et la soie, revêtez la cotte de maille et la casaque de cuir. Les taches dont vous avez sali l'honneur de tant de cavaliers et de Dames, je veux les laver dans votre sang perfide. »

AZARQUE, More vaillant, vous m'avez calomnié pendant mon absence. Vous avez prononcé des paroles qui étaient paroles de femme et non d'Azarque.

« Tu dis que je t'ai desservi auprès de la Reine et des grands, tu mens. Tu mens et tu es lâche. Une autre fois, Azarque, réfléchis avant de parler. Si ta lance est

redoutée, tu as tremblé devant la mienne.

« Tu as dit : Pauvre Aliatar, tu mourras debout. Moi je te tuerai dès mon retour de peur que ta langue ne me tue quand je suis absent. Si les Dames t'ordonnent de me donner la mort, viens accomplir cet ordre et ton cadavre s'en retournera vers qui espère ma mort. Je t'aurai crevé les yeux avant que tu me touches le pied.

« Regarde comme valent peu les paroles qui ne valent rien. Les paroles et les plumes, on dit que le vent les emporte. Quitte ce nom de vaillant que tu déshonores. Je veux teindre ma lance dans la couleur de ton sang. Vent, paroles et plumes, tout cela n'est que du vent. Et toi-même, Azarque, qu'es-tu de plus que le vent ? »

MULEY

ALCALA a été abattue par le Roi Fernand, le jour de Saint Pierre, un lundi. Ses dômes d'argent qui s'élevaient jusqu'au ciel s'effondrent dans la fumée, les flammes et le rougeoiement de la terre. L'alcazar, la mosquée et les bains vomissent du goudron et du soufre. Les armes des chrétiens luisent aux reflets de l'incendie qui s'étale hors de la cité et gagne la crête des collines.

Muley, gouverneur d'Alcalà, est sur la colline, au pied d'une tour qui se rompt et s'écrase. Il voit s'avancer le Roi Chrétien et il dit :

« Arrive, Chrétien, abats, dérobe, détruis; tu as vaincu la noble race qui couvrit le monde de sang. Emmène captifs les Gazul, honneur et flambeau de cette terre. Je t'affirme que Grenade assiégée ne tiendra pas un an.

« Quand tu es venu devant Alcalà, j'étais dans mes bains et j'ai prévu la défaite. J'ai ôté la coiffe de soie qui ceint et couvre mon front. Je me suis retranché dans la tour avec mes Mores en armes; puis j'ai combattu hors des murs, à découvert, afin que nul ne me puisse accuser de lâcheté.

« Roi Chrétien, mon âme est prisonnière d'une Moresque de Tunis qui fut le feu de cette terre et la lumière de mes yeux. Le Roi son père me l'a donnée. Un vaisseau turc, la poupe couverte d'or et

de soie, l'a portée d'Afrique en Espagne. Je l'ai assise sur mon trône, elle avait pour esclaves cent chrétiens vêtus de toile blanche et bleue.

« Tout est fini maintenant; on a célébré nos noces il y aura un an accompli demain, mardi, jour de disgrâce. L'année s'achève aujourd'hui, lundi. »

ARLAJA

Sur le métier, Arlaja fixe ses deux yeux, lunes obscurcies de larmes. Mille fois elle baisse le regard et le relève; troublée de jalousie, elle se trompe et perd le compte des points. Mille fois le fil rompt, mais non le fil de ses larmes, flot perpétuel jailli de l'âme :

« More, dit-elle, plus ingrat que les plus barbares, que t'a fait Arlaja pour l'accabler de dédains ? Tiens-tu pour rien ta

parole ? Aie pitié d'Arlaja si tu as pitié de toi-même. Tu dis que tu m'aimes; aime-moi seulement autant que tu me trahis.

« Je sais que tu baises et adores de plus hautes murailles, plus hautes certes, mais non plus fermes; cela vaut peu ce qu'elles gardent; de solides tours, dirait-on, de fortes façades, mais ténues et transparentes. Aime bien en un seul lieu; ne te disperse pas en tant d'aventures. Comme il te coûte peu d'aimer; tu meurs à chaque coin. Comment pourrais-tu aimer ? Tu ne hais aucune femme.

« Tu es de complexion gaillarde et de belle volonté. Avec le temps tu arriveras à aimer un million de maîtresses. Plaise à Allah qu'un jour tu meures de pur amour et que tu les haïsses toutes quand tu feins de les aimer ou, passant de l'extrême à l'extrême, que les femmes ne te suffisent plus et que, semblable à Narcisse, tu t'énamoures de toi-même. »

ALMORALIFE

ALMORALIFE, le sabre le plus sûr de Grenade et la lance la plus redoutée, neveu de Zulema, vice-roi de l'Alpujarra, grand conseiller dans la paix, grand guerrier dans la bataille, part de Baza au secours de son Roi et marche vers la mer. Son nom donne confiance au monde. Il porte un manteau vert et jaune, couleur de gaude, une marlotte de satin semée de lys bleus. Seul, sur une jument baie véloce,

il chemine, et derrière lui quatre Mores.

Almoralife ramasse les rênes et met sa jument au pas. Il tire le portrait de Felisalva de sa poitrine; son regard est plein des images qu'il porte dans l'âme :

« Moresque aimée, dit-il, il me semble que tu me parles avec un froncement de sourcils parce que je m'éloigne de toi; et m'éloignant, par toi je souffre.

« Comme tu me regardes joyeusement; cependant ce matin tu te montrais si irritée contre moi que tu t'en irritais contre toi-même.

« Si le geste de s'arracher les cheveux n'est pas menteur, combien de cheveux te manquent par ma faute, amie.

« Je parle; mes angoisses donnent vie à ton portrait. Felisalva, je ne t'entends plus. Nos destins sont-ils renversés ? Aujourd'hui tu te tais et je parle; hier tu parlais et je me taisais.

« Malheureux amant qui exprime son âme à un portrait, le portrait ne sent

rien. Malheureux celui qui, pleurant, triste et affaissé, regarde une image parée et satisfaite.

« Honneur, où m'entraînes-tu ? Dans une barque, entre le ciel et la mer, et vêtu d'acier. Amie, par notre amour, puisque tu vis en mon âme et la possèdes, ne la garde pas; renvoie-la moi dans un soupir. Comment pourrais-je vaincre sans âme ? »

Les quatre Mores qui le suivent rejoignent Almoralife; il cache le portrait et pique des deux, parlant maintenant de guerre et d'armes.

ALMORALIFE, neveu de Zulema, retourne à Baza, à la tête de l'armée du Roi. Il est minuit et, malgré les ténèbres, il voit, au loin, les remparts de la cité.

« Ce palais, dit-il, est mien, orné des aigles de César, insignes des Romains qui usurpèrent cette terre. La tour de Felisalva, je parierais que c'est celle-ci qui, en témoignage de son orgueilleuse

maîtresse, rivalise avec les étoiles.

« O gloire de mon espérance, espérance de mon absence ! Compagnie de mon désir, solitude de mes lamentations ! Si tu arrachais de mon âme les angoisses, si tu estimais ta beauté au prix que je lui accorde, tu serais l'idole de l'Espagne, glorieuse jusqu'aux terres étrangères. »

Il dit et il entre à Baza ; il confie sa jument à un serviteur et baise les murailles de la demeure de sa Dame. Il fait le signal d'usage ; à ce signal, ses vives angoisses s'endorment et Felisalva se réveille.

Elle sort sur son balcon et, la poitrine contre les barreaux, envoie son âme au More. Ils ne peuvent parler ; la transe d'amour arrête leurs paroles. A la fin, la force de la passion rompt celle du silence ; les plaintes muettes éclatent. La belle Felisalva interroge son amant :

« Almoralife, comment reviens-tu de la guerre ? As-tu tué autant de chrétiens que l'espèrent les Dames ? Rapportes-tu

 mon portrait vivant ou est-il mort des soupçons qu'à son triste original a inspirés la solitude ? Le vôtre, je vous en dirai qu'il paraît souffrir; car la vue lui manque, cependant que je peux vivre et le regarder. »

Almoralife quitte son épée, délace la cotte de mailles, enlève le bracelet. Cette nuit même, le Roi l'appelle au palais, sur le champ, afin de rendre compte de ses actions de guerre et de tenir conseil. Le messager est là, debout, dans la salle. Au même moment arrive un page, courant, apportant une ambassade du paradis :

« Vaillant More, dit le page, celle qui t'aime t'attend. »

Le messager du Roi reprend :

« Le Roi et la Cour attendent. »

Almoralife tourne la tête, plein de colère et d'irrésolution. Il est muet comme il arrive à ceux qui aiment et dont les

désirs sont contrariés :

« Le Roi, dit le messager, te gardera rancune si... » Et il se tait; il sait, comme au jeu des taureaux, enfoncer la pique habilement. Il reprend :

« Almoralife, que tardes-tu? Il y a danger pour toi à demeurer incertain.

— Qui m'attend ? interroge Almoralife.

— Le Roi, répond le messager.

— Ta Dame, réplique le page, Felisalva, celle qui illumine d'une pure lumière ta nuit. Elle pensera que tu reviens blessé ou que tu sers une autre Dame. Elle t'a vu, elle t'a parlé à son balcon; elle sait que tu reviens de la guerre; mais elle n'a pas encore aperçu ton visage, sinon à travers l'ombre. Ne demeure pas irrésolu, pense à ta Dame qui m'envoie. Ne réfléchis pas jusqu'à demain, il serait trop tard. Tu es le soleil, elle est l'oiseau Phénix et se consume en toi. Tu ne trouveras que des cendres si tu hésites encore... »

JARIFE DE CARTAMA

AMETE a laissé en dot à sa fille Celindaja une partie de la plaine que baignent le Darro et le Genil, domaine fertile et de grand rapport, Celindaja est belle entre les belles et nul ne peut la regarder sans qu'il soit pris à l'instant, âme, cœur et entrailles.

Jarife de Cartama, cavalier magnifique, à neuf heures du soir, quand la lune commence à tendre ses rayons d'argent, va

voir Celindaja, sa peine et sa gloire. Il ne peut contenir son bonheur et le répand à voix haute, sur les rives, jetant au vent mille éclats, mille paroles.

Deux Mores le suivent d'une course silencieuse et rapide, à la trace de ses cris et de ses clameurs de joie. Jarife s'en avise. Il brandit sa lance, fait volte-face, saisit son bouclier, enfonce sa toque verte :

« Traitre, dit l'un des Mores, manant, prépare-toi, j'arrive. Couvre-toi vite de ton bouclier si tu ne veux pas que ma lance te transperce. »

Jarife se comporte bravement et combat du soir jusqu'au matin. Il ne craint pas cette bataille, il en a livré de plus terribles.

La lune franchit les portes de l'Occident, le soleil dore les sommets, et la bataille recommence des Mores contre celui de Cartama. Jarife, se voyant seul contre deux, prononce le doux nom de

110 Celindaja, qu'il gardait entre ses dents. Le plus redoutable de ses ennemis l'entend; il abandonne la lutte et dit : « Heureux et vaillant Jarife, comment ne le serais-tu si Celindaja te protège ? Jouis de ce qui est mien; je te donne ma parole de ne te la disputer jamais dans les fêtes, les zambras et les batailles. » Les deux Mores tournent bride et Jarife s'en revient joyeusement à Cartama.

JARIFE ET LISARO

SECRÉTAIRE fidèle, Lisaro, Jarife a eu vent de tes prétentions.

« Il te prie par cette lettre de ne plus harceler ni importuner la discrète Daraja, de ne plus lui rendre visite, de ne plus essayer d'obtenir ses faveurs.

« Ne lui écris plus de billets, Lisaro, car mon âme, qui habite en elle, sait tout et m'en avertit. Occupe ta plume à servir le Roi ton Maître et laisse en re-

 pos les femmes.

« On m'a dit que tu t'efforces par mille ruses, mille artifices, de m'écarter de ses yeux; c'est une chose impossible. Tu te fatigueras en vain, Lisaro, si tu veux la séparer de moi; nos deux âmes ne font qu'une âme et seule la mort peut les diviser.

« Il y a mille Mores à Grenade, beaux, plaisants et braves. Quelques-uns ont prétendu tenter ce que tu tentes; le sort les a maltraités, ils sont revenus de l'aventure plus blancs que les cygnes.

« L'amour est presque aveugle; il est pétri d'impossible; il rend difficile ce qui est facile et facile le difficile. J'ai vu des Moresques mépriser des Mores excellents et attacher leur amour au page qui les sert. Il n'y a pas, dans les goûts, de règle, ni de loi en amour, ni, chez les femmes, de raison qui endigue le désir.

« Je t'écris ces vérités, Lisaro, car on me rapporte que tu me calomnies, et que

tu t'étonnes et te ris de Daraja qui me distingue, moi, humble étranger, au-dessus d'un secrétaire royal qui gouverne la cité.

« Je suis humble, mais non par le sang. Si tu es issu de la race des Cegri, j'appartiens à celle des Abencerage, races égales en infortune.

« Toujours nous fûmes enviés; les Dames nous aiment et les traîtres nous persécutent.

« On me certifie aussi que tu cherches à m'exiler. Je te croyais plus sage, ami Lisaro, et tu as choisi un mauvais moyen. Un corps ne vit pas sans âme; Daraja possède mon âme, la mienne loge en elle. Vivre sans moi, elle le pourrait peut-être; mais moi, vivre sans elle, ce me serait impossible.

« Cesse donc, Lisaro, de poursuivre l'âme de mon âme; mets-toi en quête d'âmes libres. Tu trouveras d'autres Moresques qui te serviront et te caresse-

 ront; tu n'auras pas besoin de les y forcer. Car l'amour est libre. »

Ce propos clôt la lettre de Jarife; il la ferme et l'envoie à Lisaro par son page.

AZARQUE D'OCAÑA

Le Roi regardait un jour le Tage limpide, l'esprit plein de rêveries, l'âme pleine de jalousie. Il regardait les rayons du soleil devenir dans l'eau tantôt des rayons d'or fin, tantôt des rayons d'argent fin.

Entre les fleurs et les plantes apparurent le vaillant Sarracino et la belle Galiana; puis Azarque et Celindaja, puis, se tenant par la main, Jarifa et Aben-Hamar, et enfin une compagnie de Dames,

parmi lesquelles la Reine. Tous viennent voir danser la zambra.

Le Roi donne le signal des danses. Sarracino porte sur sa marlotte grise une roue de fortune, Aben-Hamar un monde noir brodé dans un écu écarlate, Azarque, sur un champ vert, au milieu de sa marlotte violette, deux mains qui s'étreignent avec cette devise : *L'inconstance n'est pas à craindre chez ceux qui souffrent également.*

Le Roi se pique de la devise d'Azarque; il sait qu'elle est pour Celindaja; il ordonne de cesser la zambra. Les Dames prient Celindaja de calmer la colère du Roi; elle s'y emploie, mais pour le malheur d'Azarque.

Le Roi chasse Azarque à l'étonnement de tous, qui voient l'évènement et n'en devinent pas la cause. Azarque se mord les mains et dégaîne son épée; l'assemblée s'inquiète et s'agite. Sarracino et Aben-Hamar au lieu d'éteindre la dispute, l'excitent. Ils prennent le parti d'Azarque.

Le Roi, qui se voit seul, met son épée au fourreau. Ainsi finit la fête, et le contentement des Dames. Le Roi retourne à Tolède et Azarque à Ocaña.

AZARQUE, More magnifique, donne un jeu de cannes à Tolède, en l'honneur de Celindaja, Moresque qui lui réserve ses faveurs et traite le Roi en esclave.

La plus illustre gent d'Espagne se réunit : les Gazul d'Alcalà, les Andalla de Ronda, les Sarracino de Cordoue, les Gomeles de Grenade et d'autres cavaliers puissants et adroits, vêtus de la main des Dames.

Ils entrent à Tolède, les Gazul avec leurs marlottes rouges à franges d'or fin; pour emblème ils ont une mer de hautes vagues et ces mots : *Elle soumet le monde entier.*

Les Andalla suivent. Marlottes dorées, toques à plumes grises, bleues et blanches et, pour devise, un Amour sur une tour élevée où est gravée cette inscription : *Je*

 favorise qui m'exalte.

Ceux de Grenade apparaissent en groupe nombreux, galants à merveille, vêtus d'habits incarnats. Leur emblème est une grenade couronnée de cette phrase : *Personne n'osera la regarder.*

De tous, les Azarque sont les plus fiers avec leurs marlottes couleur de maïs et, entre eux, Azarque se signale par sa marlotte brodée par Celindaja. Il porte pour devise un soleil arrivé au zénith et ces mots : *Fou qui le compare.*

Quand Celindaja le voit entrer, elle se lève et le salue; Azarque s'incline. Le Roi, aveuglé de colère, crie à ses vassaux :

« Transpercez-le de vos lances. »

Celindaja, de la fenêtre, sans crainte du Roi, parle aux cavaliers :

« Cavaliers andalous, sauvez son corps et mon âme. Si vous le frappez, votre fer tuera deux êtres au lieu d'un, lui et moi. »

Le Roi répète, furieux :

« Saisissez-vous du traitre Azarque. »

La fête se change en bataille. Les uns prennent parti pour le Roi, les autres pour Azarque. Castillans et Andalous entrechoquent leurs lances.

A la fin, les ennemis d'Azarque triomphent; ils s'emparent de lui et le conduisent dans la prison. Celindaja crie : « Mores, délivrez-le. » Sa mère l'interrompt : « Que fais-tu, folle? Ne sais-tu pas, pour ton malheur, que rien ne résiste à un Roi qui aime? »

Ainsi se termine la journée. Pour les uns c'est victoire, pour les autres pitié; les uns pleurent, les autres chantent.

Le vaillant More Azarque, prisonnier dans la forteresse de Tolède, non pour traîtrise à son roi mais pour loyauté à sa Dame, on le mène à Ocaña. Les juges qui l'ont condamné sont les soupçons et la jalousie, juges sans équité qui veulent sa mort.

Dans l'air brillent les cent bannières blanches que portent les cent cavaliers,

gardes du More. Cent autres cavaliers déblaient la place et conduisent le captif où l'ordonne le Roi.

En entrant dans la cité, il lève tristement les yeux sur les murs de sa maison redoutée. Ses parents et ses alliés y sont enfermés et poussent des cris et des lamentations. Azarque dit d'une voix forte :

« Ouvrez les fenêtres, vous qui me pleurez, et écoutez. »

Ainsi font-ils. Azarque poursuit :

« La gloire de mes ancêtres, la race que je représente, mes prouesses qui ont couronné mon front de chêne et de palmes, tout cela, l'amour, qui précipite ce qui parait éternel, l'a abattu. Il a ruiné ce qu'avaient respecté le temps et le destin. Qu'il lui ait paru glorieux de teindre de mon sang ce seuil, je le comprends et l'accorde, mais pourquoi faut-il qu'il le répande sur les degrés de l'échafaud? Ne pleurez que cette honte dernière et non ma mort.

« Murailles, parents, amis, n'y aurait-il

pas une flèche trempée dans les sucs vénéneux pour empêcher cette infamie? Voulez-vous que ma vie aille aux mains d'un bourreau? Ne m'entendez-vous pas? »

Alors les hommes de la garde firent avancer la jument et commandèrent au héraut de remplir son office.

« Ceci est le supplice, crie le héraut, que Notre Roi ordonne d'appliquer à Azarque, traitre à la couronne sacrée. »

Celindaja, pour flatter le Roi (telle est la force de l'inconstance) riait à visage découvert. O fermetés féminines, qu'il faut peu d'efforts pour ébrécher vos défenses et abattre vos murailles. Azarque l'aperçoit et dit au sergent :

« Seulement deux mots; permets-moi de lui parler; ne me refuse pas cette grâce.

— Deux, et mille si tu veux. Puisqu'elle ose assister à ton supplice, elle aura certes le front de les écouter.

— Une couronne a pesé sur toi et domine ton cœur. Dans ta faiblesse, tu règnes,

vile vassale. Cependant il est impossible que le temps ne t'apporte à toi un châtiment et à moi, une vengeance. »

A ce moment, de la foule, jaillit une flèche qui visait Celindaja. Elle la manque de peu et se fiche dans le balcon jusqu'à mi-bois; et une inscription y est attachée, avec ces mots :

« J'en garde une autre pour le Roi. »

Le peuple crie : « Vive Azarque! Meurent le Roi et Celindaja! » Le bruit est si grand qu'il monte jusqu'au palais. Celindaja dit au Roi :

« Apaise la colère du peuple; ne permets pas que les armes se tournent contre toi. »

Le Roi s'entête; il s'obstine à la mort d'Azarque et refuse la grâce. Le peuple, furieux, tue les gardes, délivre le prisonnier. Celindaja et le Roi fuient. Azarque passe à Olias.

Et l'Amour se rit des troubles, des meurtres; car il ne trouve le repos que dans les batailles.

LA MORESQUE TROMPÉE

Un chrétien vint à ma porte, je pense, pour me tromper. Il me parla en arabe comme quelqu'un qui le sait bien :

« Ouvre-moi ta porte, Moresque; Allah te gardera du mal.

— Comment veux-tu que je t'ouvre si j'ignore qui tu es?

— Je suis le More Mazote, frère de ta mère; j'ai laissé un chrétien pour mort; l'alcade est à mes trousses et si tu ne

 m'ouvres, ma vie, il me tuera devant ta maison. »

Quand j'entendis ces paroles, je commençai à me lever; je me vêtis à la hâte, je ne trouvai pas ma jupe. Puis j'allai à la porte et je l'ouvris toute grande.

DARAJA

A Sarracina, pendant une zambra, Jarife parle de son premier amour, dont elle fut confidente :

« Est-ce bien vous, dit la Moresque, le Jarife de Daraja, ce modèle de foi solide, ce monstre de persévérance? Depuis trois ans, cavalier, l'Espagne vous tient pour mort et vous pleure. Si vous êtes mort, comment demeurez-vous en ce monde? Si vous vivez, comment vivez-vous sans âme? »

Le More amoureux, d'une voix qui n'est ni humble ni hautaine, répond ainsi à la Dame :

« Le fil de nos vies, les Destinées le tiennent en leurs mains. Elles le rompent et le tordent, car la force de l'amour n'y suffit pas. A chacun sa course est fixée; on ne peut allonger la courte, on ne peut accourcir la longue. Si le ciel n'avait voulu me garder pour la souffrance, mes entreprises m'auraient ouvert les portes de la mort et de la gloire. Plus d'une fois le Maître de Calatrava a mesuré sa lance à la mienne; mon bouclier garde pour honneur plus d'un coup des siens.

« Il est juste et raisonnable, si on y réfléchit bien, que le feu ne puisse faire ce que ne peut la rage. J'ai vu triompher mon ennemi, qui m'a vaincu sans armes, j'ai vu mon cou enchaîné, son front ceint d'une couronne, ses trophées ornés de lauriers et de palmes, l'oiseau farouche se repaissant de mes entrailles.

« Je t'appelle, ô Mort, tu arriveras en bonne saison ; le corps trouvera son sépulcre en même temps que l'âme son paradis. Mais s'il est ordonné, là-haut, que je vive, vivons ; que la farce soit jouée jusqu'à la fin. Celui qui a souffert ce qui est écoulé souffrira bien ce qui manque encore. »

JARIFE

De la plaine, Jarife regarde l'Alcazar fameux qui sert au Généralife de fort, de couronne et de garde. Le soleil dore la lumière de l'aube et Daraja, son soleil, mouille de rosée ses yeux. Ce feu fond le gel de sa langue et les plaintes, prisonnières en son âme, se répandent :

« J'ai bien vu que les soupçons ne trompent guère; ils sont sortis de l'épreuve plus certains que je ne les avais imaginés.

Pour première faveur, ingrate, tu m'as donné une plume, image du fruit desséché de mon espérance perdue. J'espérais que la chaleur de l'amour fertiliserait ton cœur, terre stérile, dure et tardive, et que la palme mûrirait le doux fruit précoce ; mais celui qui sème dans le sable ne récolte que du vent et des paroles.

« Pourquoi menaces-tu, cruelle ? Pourquoi parles-tu d'impossible ? Si tu aimais, tu saurais que l'amour défait et aplanit l'impossible, qu'il y montre sa puissance et la porte à son comble. Les ennemis se surpassent au combat, le plus fort rayon brise l'autre.

« Ne t'étonne pas si le dédain et la déception me forcent à chercher remède dans le temps et la vengeance. Si l'amour se paie par l'amour, le dédain par le dédain se guérit. Pour vif que soit le feu, la neige peut le vaincre. Ne te fie pas à ces yeux qui, lorsqu'ils le veulent, me tuent ; la force du malheur accable et achève la patience.

« A une femme qui aime vraiment, qu'importent les tantes et les sœurs! Les murs et les tours ne lui sont que des roseaux. Un amour qui tient compte du monde, peut-on l'appeler amour? Si on le peint aveugle, c'est parce qu'il ne s'arrête à rien.

« Ces tiédeurs et ces soupçons, ces doutes, ces reculs, ces paroles, ne sont pas effets de l'amour que rien n'effraie. Il traverse, sans se brûler, le feu; il passe l'eau à pied sec, il franchit les monts âpres.

« Qui doute dans son désir découvre beaucoup de son âme. Si le feu vient à s'éteindre, il ne renaîtra plus en moi, Daraja; je ne suis pas l'oiseau Phénix bien que j'aie ressemblé à la Salamandre. »

Parlant ainsi et soupirant, Jarife pique de l'éperon sa jument alezane et entre à Grenade, furieux, par la porte de l'Alhambra.

L'AIGLE ne fond pas plus vite sur sa proie, la flèche ne jaillit pas plus soudainement de l'arc que le petit-fils du grand

Zulema lorsqu'il s'élance hors de Grenade. Daraja le voit passer; elle reconnait sa jument mais non l'emblème de son bouclier, neuf comme l'oubli. Au lieu d'une enclume et d'un mont il porte deux torches, une verte enflammée, l'autre jaune et morte, sans devise.

Jarife a revêtu une toque verte, des plumes vertes, des manches vertes ornées de semences de perles; verts sont les brodequins, la housse et les cordonnets, verte la casaque pleine d'étoiles blanches.

La Dame le reconnait et ne le reconnait plus, regarde, brûle et tremble, n'ose lui faire signe, hésite à ne pas l'appeler. L'Abencerage lève distraitement la tête et, comme il se pique de plus de courtoisie que d'obstination, il incline sa lance et retient son cheval.

Daraja le voit de près et d'une voix altérée, elle dit, après bien des soupirs de sa bouche et une pluie de perles de ses yeux :

« Jarife, est-ce pour me tuer que tu te

montres si galant et si rapide? Tu es vêtu de vert, que présage cette couleur? Que signifient ces torches? Zaïda est-elle la vive et verte? Suis-je la jaune et morte? Les torches de ses noces doivent-elles servir à mes funérailles?

« Penses-tu, pour avoir monté une jument rose, changé l'emblème de ton bouclier, et fait de cette journée une offense, que tu pourras aplanir les montagnes et combler les vallées? Chemine, chemine, ingrat, éloigne-toi!

« Mais j'en appelle à la clémence du juste ciel. Puissé-je voir ton corps dévoré par les oiseaux et les fauves et le cœur que tu m'as donné et repris, traître, traversé de lances et de flèches amoureuses. La déesse aveugle n'approuve pas toujours l'insolence, le ciel écoute parfois la plainte d'un désespéré. »

Elle parle ainsi, chancelante, et sans attendre de réponse, laisse Jarife plongé dans la confusion et le monde dans les ténèbres.

ABENZULEMA

Ce foudre de guerre, porte-étendard de la Reine, aussi galant que brave et aussi noble que fier, envié des jeunes hommes et admiré des vieillards, montré du doigt, quand il passe, par les enfants et le peuple, chéri des Dames pour sa courtoisie, lui qui a orné les mosquées de ses trophées de victoire et rempli les cachots de chrétiens, Abenzulema s'éloigne pour accomplir la sentence d'exil dont le frappa

le Roi, ou, pour mieux dire, l'amour.

Le More servait une Dame dont mourait le Roi. La Dame lui donna des fleurs, fleurs pour lui, mais, pour le Roi jaloux, herbes de mortel poison. Le Roi le condamne à l'exil, accusant la loyauté du More pour excuser sa propre erreur.

Abenzulema s'éloigne sur un cheval rose qui a bu l'eau du Guadalquivir et qui porte un magnifique caparaçon du Maroc et une housse d'or. Le More est revêtu d'une marlotte noire recouverte de gaze blanche, couleurs de son innocence et de son deuil; il porte une toque bleu-turquin enfoncée du côté gauche, trois plumes maintenues par un camée précieux. Il garde ses plumes afin que ses désirs volent; si le Roi peut lui interdire sa terre, il n'a pas de droit sur le vent.

Pour armes, il n'a que son sabre, que lui donna le Roi de Tolède. Il sort hardiment de la ville; les cavaliers l'accom-

pagnent, le peuple le suit; où il passe, les Dames se mettent à la fenêtre et pleurent; elles versent les larmes de leurs yeux tristes et beaux, celles qui jadis, du haut de leurs balcons, répandaient sur lui les essences et les parfums.

La merveilleuse Balaja arrache, dans la chambre, ses cheveux, qui paient l'injustice du Roi. Elle entend le bruit de la foule et se précipite au balcon. Elle parle, muette, et sa voix est un silence :

« Tu pars mais tu ne t'en vas pas seul; sois consolé de mon absence; celui qui t'a chassé de Jérez ne te chassera pas de mon cœur. »

Abenzulema répond du regard :

« Je m'en vais, je ne te laisse pas; de l'injure que me fait le Roi, j'en appelle à ta constance. »

Le More s'éloigne, retournant la tête deux mille fois, puis il disparaît, au tournant de la rue, et prend la route d'Andujar.

MOHACEN

AVANT que le soleil montre sa lumière, Vénus annonce l'Aurore. A Grenade, les tambours, les trompettes et les cornes donnent l'alerte aux gens et sonnent pour la parade.

Paraissent, pour la voir, le Roi et la Reine avec ses Dames. Comme le soleil jaillit, arrivent de la plaine les Mores, les plus braves écuyers, les plus vaillants porte-lances, magnifiquement vêtus

et harnachés.

Ceux qui ne s'occupent que d'armes portent des ornements de guerre; ceux qui sont amoureux, des devises et des emblêmes. On a construit une tribune pour que les Rois puissent voir passer et escarmoucher les quadrilles.

Les cavaliers défilent, par files de cinq, ceux de Ubeda et d'Andujar, ceux de Cordoue et de Baeza, de Malaga et de Jaen, de Ecija et de Lucena, de Velez et de Melina, de Jérez de la Frontière.

Parmi tous se distingue Mohacen d'Antequera, sur son cheval pie, avec une marlotte blanche et noire, un manteau noir et blanc, ainsi que les têtières et les étriers, les pompons et la bannière. Noir le bouclier aux étoiles d'argent; au poignet, un bracelet de perles et d'or que lui donna Celindaja, plus précieuse que l'or et les perles.

Il va, Mohacen, si gaillard et joyeux qu'à peine il touche la terre. A tous il ravit les

yeux et l'âme. Il s'incline devant celle qui le possède; il la voit plus belle et plus claire que l'aurore, élancée au milieu de toutes comme la fleur parmi les herbes.

Mohacen la regarde allègrement; elle le regarde souriante; ils se parlent avec leurs yeux qui sont les langues des âmes. Le More passe, elle demeure transpercée, un doigt contre la joue, rêveuse et suspendue. Elle dit, considérant la vaillance du More :

« Allah te garde, Mohacen, Mahomet te favorise! Que dans la guerre ou la paix un heureux succès te couronne. Que tes amis te respectent et tes ennemis te craignent et que tu voies leurs bannières tomber de leurs mains sous tes pieds. Que leurs lances soient de cire et la tienne de diamant, pour que tu les blesses et les tues sans qu'ils te tuent ou te blessent.

« Que les Dames, parmi les galants, te tiennent pour le mieux accompli; que, dans les fêtes et les jeux, tu surpasses

tous les cavaliers et que les Dames que tu distingues te rendent au centuple ton amour. Que l'oubli n'entre jamais dans leur cœur ni le soupçon dans le tien. Si tu as un rival, que ta maîtresse te préfère, si tu te maries avec elle, qu'elle ne te trompe ni ne te mente; que la roue de ta fortune t'élève au plus haut point et, l'ayant fait, demeure clouée et ne tourne plus... »

Elle se tait; le tournoi commence et Mohacen y surpasse les autres cavaliers.

ZAÏDE ET CELINDA

DEVANT la porte de Celinda, Zaïde se promène, attendant qu'elle sorte pour lui parler. Celinda paraît à son balcon, plus belle que la lune dans la nuit ou le soleil entre les tempêtes :

« Ecoute, écoute, Celinda, si tu peux encore m'écouter. Est-il vrai, comme l'ont dit tes servantes à mon page, que tu veuilles m'abandonner pour un turc de chétive naissance ? Ne crois pas tenir

secret ce que l'on sait clairement. Souviens-toi de tes paroles au jardin, l'autre soir : Je suis tienne, je serai tienne, tu es ma vie, Zaïde. »

La Moresque dépitée ferme la fenêtre et laisse son amant dans la rue. Le galant piétine son turban et chante d'une voix furieuse :

« Veux-tu que j'aille à Jérez, terre des vaillants, et que je t'en rapporte la tête du More nommé Hamète ? Veux-tu que je maîtrise les vagues de la mer ? Veux-tu que je monte au ciel pour y compter les étoiles et que je mette la plus brillante dans ta main ? »

A ce moment l'étoile de Vénus se lève, le soleil se couche et l'ennemie du jour étend son manteau noir.

MANILORO

PAR la plus terrible nuit qu'envoya la terre au ciel, à l'heure où les hommes reposent dans leurs lits, par le vent, les ténèbres, la solitude, le froid et le silence, Maniloro quitte Ronda, mugissant du mal de jalousie.

Il demande vengeance au ciel et la terre tremble de terreur, car elle connaît ses furies et a éprouvé ses coups. Il maudit sa courte chance, il maudit la fête et

le jeu où lui a été révélé le malheur que contenait sa poitrine.

Ses habits, les médailles et les chiffres brodés de place en place publient son tourment.

Il monte une jument baie et, sur le caparaçon noir, sont écrits ces mots : *Va, hors de mon ferme cœur, celle qui a pu changer.*

Sa marlotte bleue, couleur d'espérance et d'esclavage, porte des anneaux de fer avec cette devise : *Celui qui a rendu captives mes espérances est un More, non chevalier. Si c'était un chevalier, mon mal ne serait pas si âpre.*

Sa toque de brocard, semée de camées, a pour plumes deux épis et au milieu un oiseau. Une légende est brodée : *Ils ont grené hors du temps et de la saison. Le plus proche oiseau et le premier venu a becqueté les graines.*

Les brodequins turquoise sont marqués de sceaux dorés, et, sur chaque sceau,

 deux visages, ceux qui causèrent son deuil. Au milieu d'une mer vaste, une baleine fuyant avec cette inscription : *Mon espérance s'en va pleine de douleur.*

Maniloro, chargé de devises, s'éloigne, mugissant et mourant, et parle tout haut, entre ses cris de rage :

« Maudit l'homme qui se fie à la femme; ses tendresses mêmes sont des poisons. A une injure si grave mon bras trouvera le remède; je me baignerai dans le sang de celui qui a obscurci mon ciel. Pourtant ce n'est pas sa faute, il n'a que suivi son désir; le crime t'appartient, à toi, Zaïda, qui as écouté sa voix amoureuse.

« On sert mal deux maîtres; c'est une trop lourde charge. Le plus grand bien se perd quand il a plus d'un tenant. Sois certaine, Zaïda, que tu es morte à mon cœur. Une Moresque qui en a aimé deux, peut en aimer cinquante. »

CELINDA

Un large étang entoure le jardin où on ne peut pénétrer qu'à force de rames. Le myrte, l'oranger, le cèdre et la vigne en tonnelle l'ornent. La belle Celinda, épuisée par les angoisses de l'absence, repose parmi les touffes d'œillets, de giroflées et de violettes dorées, jouissant du doux jardin où germent les espérances; parmi les herbes elle repose, car elle pense que les herbes guérissent aussi les blessures de l'âme.

La gloire la soutient et cette gloire c'est la parole de Maniloro, gouverneur et roi de son âme. L'absence lui fait la guerre; son amant est à Ronda où il a aimé jadis une autre Dame. Celinda sait bien que Maniloro l'aime, mais elle craint que l'absence ne soit mère de l'inconstance. Maniloro est dans la ville où il a servi Zoraïda, et les vieilles plaies d'amour se ferment lentement, quand elles se ferment.

Celinda attend le jour des noces de Daraja qui seront célébrées par des tournois et des zambras. Ce jour-là elle sera seule et Maniloro viendra. D'espérer elle désespère, car l'espérance la plus courte, l'amour la rend longue.

Pour se consoler, elle ouvre une boîte dorée où elle garde les gages de son amant. Le premier est un bouquet de fleurs bleues et de blanches. Elle le baise et dit, attendrie et troublée :

« Vous êtes vêtues, ô fleurs, de jalousie et de pureté; vous me conseillez de de-

meurer comme vous, jalouse et pure. »

L'autre gage est une toque que le More a portée au jeu de cannes, et du jeu le feu est né. Celinda pose la toque sur sa poitrine, espérant guérir ainsi sa soif et son angoisse. Le poil du chien enragé guérit celui qu'il a mordu, l'huile du scorpion adoucit sa piqûre. Ainsi Celinda panse avec les gages de l'amour les plaies que l'amour a faites.

LES ABENCERAGES

Les cavaliers de Grenade, poussés par l'envie, parlent au Petit Roi.

Grande félonie se prépare.

Ils disent que les Abencerages, race noble et glorieuse, veulent tuer le Roi et lui enlever son royaume.

Grande félonie se prépare.

Ils disent que les Abencerages, pour mener à bien leur complot, ont gagné la faveur des hommes, des enfants, des

femmes et de tout le peuple de Grenade.
Grande félonie se prépare.
Et la Reine bien aimée, ils l'ont accusée de trahison, et les soupçons du Roi, ils les ont dirigés sur Albin, Abencerage.
Grande félonie se prépare.

Des cris retentirent sur les tours de l'Alhambra, il y eut des lamentations par la cité de Grenade. Un jour, sans raison, le Roi a fait décapiter, dans la Cour des Lions, trente-six Abencerages, nobles et de grand crédit; les Cegris et les Gomeles les ont accusés de trahison.
Grenade les pleure; elle a beaucoup perdu par la mort de tels cavaliers. Hommes, femmes et enfants pleurent la perte irréparable. On mène grand deuil et dans les rues et aux fenêtres. Les Dames de haut rang s'habillent de noir, et les cavaliers revêtent des étoffes funèbres, sauf les Cegris et les Gomeles, auteurs de la félonie.

LA PERTE D'ALHAMA

Le Roi More se promenait par la cité de Grenade, de la porte d'Elvira à celle de Vivarambla. Hélas! mon Alhama!

On lui apporta la nouvelle qu'Alhama était perdue. Il jeta les lettres à terre, il tua le messager. Hélas! mon Alhama!

Il descendit de sa mule, il sauta sur un cheval, monta par le Zacatin, le Roi More, à l'Alhambra. Hélas! mon Alhama!

Quand il fut à l'Alhambra, il fit sonner

les trompettes d'argent et rouler les tambours de guerre, afin d'appeler ses Mores de Grenade et de la Vega. Hélas! mon Alhama!

Les Mores les entendirent; un à un, ils se rassemblèrent, et deux à deux, et formèrent un rang de bataille. Hélas! mon Alhama!

Ainsi parla un vieux More, il parla de telle sorte : « Pourquoi nous appelles-tu, bon roi? Pourquoi cet appel? Hélas! mon Alhama!

— Vous devez apprendre, amis, un malheur nouveau. La bravoure des chrétiens a conquis sur nous Alhama. Hélas! mon Alhama! »

Alors parla un fakir, à la barbe longue et blanche : « Bon Roi, c'est bien fait pour toi; tu l'as bien gagné, bon Roi. Hélas! mon Alhama!

« Tu as tué les Abencerages, fleur de Grenade, tu as recueilli les transfuges de Cordoue la renommée. Hélas! mon Alhama!

« Tu mérites pour cela, Roi, ce double châtiment, que tu perdes ton royaume et toi-même, et que se perde Grenade. Hélas! mon Alhama! »

BRAVONEL DE SARAGOSSE

RAVONEL de Saragosse au Roi Marsile demande congé de partir en France, avec ceux de Castille.

Le More tient commerce d'amour avec la chambrière de la Reine, la belle Guadalara, que le Roi aime et qu'elle ne paie pas de retour.

Bravonel, en guise d'adieux et pour l'honneur de sa Dame, fit une parade de ses gens, un mardi, dans la matinée. Le jour se levait joyeusement et le soleil,

montrant son visage, se hâtait afin de se refléter dans les fers des lances. La compagnie de Bravonel portait des marlottes bleues et écarlates, des caparaçons violets, et montait des juments peintes avec de la poudre de troëne. Ils traversent la place où les Rois les guettent; la rue est pavoisée, tout le peuple attend Bravonel et sa fête; et la Reine, quoique Reine, attend avec tout le peuple. Donc le vaillant More passe et les volontés passent; et maintes d'entre elles voudraient le suivre, qui ne le peuvent.

Le More ne porte pas de plumes; car il aime véritablement et il a juré de ne se parer de plumes ni de paroles. Sur son bouclier barbaresque, où est peinte sa devise, discrète comme le maître, regardée comme le maître, se dresse une Mort en deux tronçons, qui cherchent à se joindre, avec une inscription qui dit : *Tu ne pourras jusqu'à ce que je parte.*

Devant le balcon royal, Bravonel s'in-

cline jusqu'à l'arçon et salue courtoisement les Dames. Les Dames se sont levées, mais la belle Guadalara demeure assise; le lourd poids de l'amour la charge et elle pâme. La Reine supplie le Roi d'ordonner une zambra pour la nuit, et le Roi l'accorde. Tous se réjouissent; seule Guadalara pleure; car il est mardi, il fait soleil, signe assuré de changement.

A neuf heures, on avisa les Rois que Bravonel attendait leurs ordres pour la zambra. Ensemble ils sortent pour la voir; ensemble, mais leurs âmes sont divisées; Bravonel possède l'une, l'autre appartient à Guadalara.

De l'appartement de la Reine sortent les Dames ; Guadalara s'avance entre Adalifa et Celindaja, deux Moresques qui surpassent toutes les femmes par la beauté et les infortunes des affections contrariées.

La salle est tendue de violet, de bleu et de vert, les tapis sont verts afin que les

 pieds foulent l'espérance. A un signal on entendit chanter, de chaque part, les instruments concertants et les peines des cœurs discords.

Bravonel entre le premier, et sa devise donne à entendre qu'il garde amour, secret et constance : c'est un chevalet de torture entre des couronnes et des palmes, avec une inscription qui dit : *Toutes sont à qui se tait.*

Azarque, cousin du Roi et malheureux avec Celindaja laisse voir la rigueur de ses angoisses dissimulées; il porte dans un ciel d'azur une comète brodée, et ces mots entre les rayons : *Jaloux est celui qui aime.*

Zafir qui a longtemps aimé Adalifa proclame par un emblème la cause de ses tourments : une tourterelle veuve, perchée sur un rameau sec, et cette phrase écrite : *Tel m'a rendu son inconstance.*

Guadalara et Bravonel se regardent tendrement, ils sont las de souffrir et de dis-

simuler; les Rois s'en piquent et s'en offensent et l'amour s'exalte de voir qu'à ses flèches sont soumises les majestés hautes. ❧ Azarque et Zafir ont eu des mots, sur je ne sais quoi. Si, je le sais bien; ils sont jaloux d'Adalifa et de Celindaja. Ils perdent le respect dû aux Rois; la fête tourne en disgrâce; car entre les désirs et les soupçons il n'y a pas de danses, sinon d'épées.

❧ ❧ ❧

Depuis qu'un triste mardi le soleil a montré son visage joyeux, la belle Guadalara tient le sien couvert. ❧ Elle ne veut voir personne ni être vue depuis que Bravonel lui manque, ni montrer un visage joyeux quand son âme est triste. Elle se souvient de la nuit de la zambra, fin de toute allégresse, commencement des angoisses; elle songe à cette guerre que Bravonel entreprit, et elle murmure, soupirant : *Toutes sont à qui se tait.* ❧ Elle veut cacher sa peine et que nul ne la connaisse, car la douleur perd sa force

quand elle se répand hors de l'âme; elle ne s'aperçoit pas que le feu est mal caché, et qu'il jaillit de ses yeux pendant qu'elle est muette. Les désirs et les soupçons croissent dans une si longue absence; elle est certaine qu'elle aime, elle craint qu'on ne l'oublie. Les biens passés l'affligent, les maux présents la fatiguent, l'espérance la soutient, la méfiance l'accable.

Ses pleurs redoublent; le Roi ordonne qu'on lui défende d'écrire à Bravonel; il pense qu'une si longue absence changera Guadalara et qu'il arrivera à adoucir la cruelle.

Pour l'allégement de sa peine, ne pouvant écrire à Bravonel et pensant à lui, Guadalara demande un riche coussin. Sur un taffetas fauve, couleur qui convient aux tristes et qui témoigne de constance et de douleur, est brodée une haute roche, d'où sourd un ruisseau qui baigne un pré desséché. Et cette inscription l'orne : *Bien plus forte est Guadalara.*

Ainsi passe sa vie, qui est une mort misérable, à attendre Bravonel, cause de ses peines.

Il loge sa compagnie à Tudela de Navarre, Bravonel de Saragosse, qui chemine vers la France. Les douces ondes de l'Ebre qui coulent à la corne d'un jardin, en face de sa fenêtre, il lui semble qu'elles l'appellent; le More imagine que ce sont des amies qui vont à Saragosse et qui lui demandent s'il a des nouvelles à porter : « Ondes aimées, leur dit-il, j'ai foi en votre âme et je vous confie ces larmes; s'il n'y en a pas trop, emportez-les. Passez sous le balcon fait de barreaux dorés, et qui a pour jalousies des œillets et des basilics. Là, criant toutes, montrez les angoisses de ce capitaine de douleur qui chemine vers la France. Et si, par aventure, Guadalara parait pour vous regarder, faites en sorte qu'entre vous toutes elle voie mes larmes chères. Non, non,

qu'elle ne les voie pas! J'ai honte de les pleurer. Mon rude corps loge-t-il de si tendres entrailles? Le peuple m'appelle brave; que ma gloire ne se démente point! Hors de moi ces filets d'amour où s'emprisonneraient mes armes! »

Il entend les trompettes bâtardes sonner le départ; un sergent l'avertit que ses cavaliers l'attendent. Bravonel enlève de ses armes la Mort en deux tronçons, devise de mauvais augure, et il place sur son étendard, en présage heureux, au-dessus d'un monde, une épée, avec ces mots : *Pour le retour de France.*

Bravonel, rempli de joie, chevauche un cheval couleur de fleur de pêcher, disant : « Pour le retour, un monde n'est pas un paiement trop fort. »

A l'ombre d'un laurier, près d'une claire fontaine, qui versait son cristal dans une ardoise noire, aux rives fameuses que baigne l'Ebre, en un jardin où le Roi Mar-

sile tenait ses Dames, Guadalara était assise, et écrivait son amour à celui qui en est la cause. Son visage s'emperle de larmes ; il semble qu'elle pâme à chaque lettre qu'elle forme. Inquiète elle laisse échapper la plume et, l'esprit troublé, elle accourt sur le rivage, en hâte, comme si elle devinait que le fleuve lui apporte des nouvelles de son More. Les ondes, ô prodige, s'arrêtent aussitôt, montrant que Bravonel est en elles et qu'il ne parle pas. La Moresque contemple le mystère des eaux et son cœur s'épanche :

« Ondes aimées, dit-elle, quoique muettes vous m'avez appris clairement par vos signes que vous avez vu Bravonel à Tudela de Navarre. Dites, l'avez-vous laissé triste ? Mon âme à moi est demeurée triste ; elle ne se détend pas le jour et ne se repose pas la nuit. Le mardi, le jour du départ de mon amant, le soleil a jailli avec une force si contraire aux devises que mon Bravonel portait ! »

 ☙ Or la Reine arrive avec le Roi et toutes les Dames, et voyant une lettre sur le sol, le Roi se baisse pour la ramasser. Il la lit, à part soi, et la lisant, la déchire, pour que les gens ne disent point qu'elle vient d'une de ses Dames. Au bruit des Rois, Guadalara quitte les rives du fleuve, pas assez vite cependant pour que le Roi ne l'aperçoive; et il se tait.

CHARGÉ des valeureuses dépouilles que remporta en France son bras vaillant, Bravonel, arrive à Saragosse pour demander à sa Dame les étrennes de la bonne nouvelle. Il s'estimerait bien payé rien qu'à la voir. A un balcon fait d'une grille d'argent, il reconnait ses yeux noirs. A celui qui aime tout parait d'un métal précieux, les cheveux d'or fin, la chair d'argent cendré. Il regarde le vêtement vert, il regarde les joues roses; il semble au More que ce sont des œillets et du basilic. Les œillets l'enflamment, le basilic lui enlève

les sens comme fait, en amour, une haute espérance. Bravonel est suspendu, Guadalara est muette et leurs yeux se parlent avec les langues de l'amour.

TABLE

Gazul 9
Almanzor et Bobalias 21
Aben-Hamar 23
Bobalias le païen 29
Zaïde 31
Zaïda 34
Le Dèfi 37
L'Infante Moresque 40
Amours de Muza. 42
L'Infante Sevilla 46
Reduan 48
Le Roi Bucar 55

Celin Andalla 57
Grenade 60
Zulema. 62
Moriana et Galvan 64
Celin d'Escariche 69
Arbolan 74
Vindaraja 76
Adulce. 82
Mahomad 84
Celindos. 85
Celalba 91
Azarque et Aliatar 94
Muley 97
Arlaja. 100
Almoralife 102
Jarife de Cartama. 108
Jarife et Lisaro 111
Azarque d'Ocaña. 115
La Moresque trompée 123
Daraja. 125
Jarife 128
Abenzulema 133
Mohacen. 136

Zaïde et Celinda 140
Maniloro 142
Celinda 145
Les Abencerages. 148
La Perte d'Alhama 150
Bravonel de Saragosse . . . 153

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 FÉVRIER 1921
SUR LES PRESSES
DE G. KADAR. PARIS

Collection " EX ORIENTE LUX "

Ouvrages déjà parus :

LE JARDIN DES CARESSES

LA FLUTE DE JADE

ROMANCERO MORESQUE

Pour paraître prochainement :

MEDJNOUN ET LÉÏLA

LÉGENDE PERSANE

La collection " EX ORIENTE LUX " comprendra toute une série d'ouvrages dûs à différents auteurs : chefs-d'œuvre des littératures arabe, persane, chinoise, japonaise, sanscrite, grecque, égyptienne, etc.

LS.C.
R7587
1851.30
Author
Title Romancero Moresque, traduction de Alexandre

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU